



**VOLUME 3**

*Romeo  
& Jules*

**STUART EVANS**

Éditions  Addictives

Stuart Evans

# **ROMÉO ET JULES**

## **Volume 3**

# 1. L'amour est un oiseau rebelle

C'est la douleur qui me fait reprendre conscience, lancinante, sourde d'abord, puis oppressante. Ma tête bourdonne, une migraine naissante me vrille le cerveau. Je sens un lancement au niveau de ma tempe gauche, ça me brûle. Je veux y porter la main, pour voir ce qui ne va pas, mais je n'y parviens pas : mes deux mains sont attachées derrière mon dos. J'ouvre les yeux, mais la lumière me fait mal, je les referme aussitôt. Il le faut pourtant, je dois comprendre ce qui s'est passé, comprendre où je suis. Je me souviens d'un objet très dur me frappant au visage, et de ma chute au sol, sous le choc.

Malgré la douleur, je décide d'ouvrir les yeux en grand, d'un coup. En regardant autour de moi, je constate, soulagé, que je suis toujours dans la cuisine de la maison de Provincetown : je n'ai pas été kidnappé. Je m'imaginai déjà une demi-douzaine de scénarios effroyables, dont une demande de rançon à mon richissime boyfriend. Je suis ligoté à l'une des chaises en bois de la cuisine, comme une paupiette. Celui qui a fait ça doit s'y connaître en nœuds ; étant donné qu'on est au bord de l'océan, ce n'est pas si étonnant.

*Indice numéro un, Sherlock : ton agresseur est sans doute marin ou fait du bateau. Te voilà bien avancé.*

J'essaie de parler, mais j'émet un croassement peu audible ; j'ai la bouche pâteuse, la langue sèche. Je fais un effort, car je dois absolument tenter d'appeler quelqu'un au secours tant que je suis seul dans la pièce. Je rassemble ma salive et parviens à expectorer un « Help me ! À l'aide ! », plutôt calamiteux. J'entends aussitôt un bruit derrière moi, quelqu'un vient d'entrer dans la cuisine. Je me retourne et me rends compte que je suis dévisagé avec méfiance par un type au visage angulaire, peu amène, armé d'un club de golf, visiblement l'arme qu'il a utilisée contre moi. J'ai l'impression d'être dans un film d'action de série B : je suis la victime capturée par le méchant, qui a sans doute l'intention de me torturer (ça fait mal, un club de golf !), pour me soutirer des informations.

*Mais quelles informations ? Le code de l'interphone de mon immeuble parisien ???*

En principe, c'est le moment où Matt Damon débarque avec fracas dans la pièce, transpirant dans un débardeur sale, et me délivre courageusement en balançant un uppercut au méchant. Et, juste après, le FBI arrive en renfort, toutes sirènes hurlantes. Mais rien ne se passe, pas de débardeur à l'horizon, et Monsieur Méchant me regarde toujours avec un air... méchant. Et il tient toujours ce maudit club de golf. Il se décide enfin à parler, dans ma langue, ce qui me surprend encore plus :

- Ainsi donc, mon voleur parle français...
- Voleur ? Moi ??? Vous vous trompez, je suis...

Et, d'un coup, je comprends. Comment n'ai-je pas saisi plus tôt ? Ces cheveux blonds, ces yeux bleus, cet air familier... et le français avec cet accent unique de la côte est ! Monsieur Méchant est forcément John Anderson, le deuxième frère, le protestant intégriste qui a pris ses distances avec la famille ! Il ne manquait plus que ça ! Je me souviens à présent qu'il habite à quelques kilomètres d'ici,

Ophélie en avait parlé. J'ai tout de même une malchance extraordinaire pour qu'il passe ici précisément au moment où je suis seul, et me prenne pour un voleur ! Je respire un bon coup et je me calme. Je dois lui expliquer gentiment qui je suis et pourquoi je suis dans la maison de sa famille. Je reprends la parole doucement en essayant de maîtriser mon angoisse :

- Écoutez, vous êtes John Anderson, n'est-ce pas ? Je m'appelle Jules Leroy et je...
- Comment connaissez-vous mon nom ? me coupe-t-il, sèchement.
- Parce que je suis venu ici avec votre frère, Scott ! Il m'a invité dans cette maison !

J'ai hurlé cette dernière phrase. Je veux qu'il comprenne, je veux qu'il me détache, cette situation est absurde. On dirait que ma phrase a fait de l'effet, il me regarde cette fois avec suspicion, les sourcils froncés. Il sait que Scott est dans le coin, puisque Ophélie l'a invité, sans succès, au dîner de réconciliation avec Douglas. Donc ce que je dis est plausible. Il reprend, d'un ton toujours aussi sec :

- Et pourquoi Scott vous aurait-il amené ici, à supposer que vous disiez la vérité ? Qui êtes-vous ?

Ça va très vite dans ma tête : ce type est très, très homophobe, pétri de convictions religieuses, et il est armé. Si je lui dis que je suis le petit ami de Scott, j'ai peur qu'il réagisse mal et expérimente de nouveau l'efficacité de son club de golf, sur ma tempe droite encore vierge par exemple. Alors que j'hésite encore sur la bonne phrase à prononcer, une voix chaude et familière répond à ma place :

- Je l'ai invité ici parce que c'est mon boyfriend, espèce d'abruti ! Pose ce club immédiatement ou je te jure que tu ne pourras plus jamais jouer au golf de ta vie !

Ce n'est pas Matt Damon, ni le FBI, c'est bien mieux, c'est mon Scott qui parle ainsi, immobile dans l'encadrement de la porte, ahuri par la situation. Il a l'air d'hésiter entre venir me libérer ou se jeter sur son frère. John, lui, est en train de digérer l'information et fait à peu près la même tête que si on lui avait annoncé la présence de Satan dans la pièce. Comment deux frères peuvent-ils être si différents ?

Scott se décide d'un coup et se précipite vers moi, défaisant mes liens. Il a l'air de bien connaître les nœuds marins lui aussi car il me libère assez facilement de la prise serrée qui me labourait la peau. Pendant que je masse mes bras endoloris et me relève avec peine, Scott fond sur John, lui arrache le club et le jette à terre. Il est un peu plus grand que son aîné et pose sur lui un regard menaçant, rempli de colère. Ses mains tremblent, et il est à deux doigts d'exploser et de frapper son aîné. Seule sa bonne éducation le retient. John sent que la situation pourrait dérapier et fait un geste d'apaisement, en levant les mains. Scott recule d'un pas et s'adresse sèchement à mon agresseur :

- Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Je ne t'ai pas vu depuis dix ans, et tu agresses mon petit ami ! Tu as vu dans quel état il est ? Tu es complètement cinglé !

En entendant Scott, je réalise que je n'ai pas encore vu l'étendue des dégâts. Je m'approche du miroir suspendu au-dessus de la cheminée de la pièce, et je découvre ma tête avec effroi : ma tempe est tuméfiée, un filet de sang a coulé le long de ma joue jusqu'à mon cou. J'ai le visage tout blanc, tant je suis stressé. Un vrai zombie.

*Superbingo. Je suis prêt pour le casting de The Walking Dead. Bouhouhou.*

John répond à son frère avec véhémence :

– Comment je pouvais savoir qu’il était avec toi ? Je suis venu faire des courses à Commercial Street ; en rentrant chez moi, je suis passé devant la maison pour voir si tout allait bien, et j’ai vu qu’il y avait quelqu’un. En entrant, je suis tombé sur ton... ami. J’ai cru que c’était un cambrioleur !

– Tu es sérieux ? Un cambrioleur en short et en tongs, tranquillement installé dans la maison ? Tu n’as pas remarqué la nourriture sur la table ? Tu ne t’es pas posé de questions ?

– Non. C’est une station balnéaire, ça regorge de gens en tongs, ici. Un inconnu chez moi, c’est un danger potentiel. Tu aurais pu m’avertir que tu débarquais ici, et avec quelqu’un.

Il appuie sur le « quelqu’un » avec mépris, pour bien marquer son désaccord.

– Tu ne m’as pas adressé un mot en dix ans, et je suis censé t’envoyer un fax pour te dire que je suis dans les parages ? Tu n’as même pas daigné te joindre à nous hier, en sachant que j’étais là ! Et pour ton information, ce quelqu’un est l’homme que j’aime. Je te demanderai de lui témoigner plus de respect. Je ne suis pas sûr que tu apprécierais si je menaçais Rebecca avec un club de golf !

– Mais ça n’a rien à voir ! Je t’interdis de mêler Rebecca à ça !

– Ah, donc, quand il s’agit de ton épouse, c’est de l’amour, mais quand il est question de Jules et moi, « ça n’a rien à voir »... ? On est quoi, des animaux ? J’ai de la peine pour toi, John, de la peine pour ce que tu es devenu.

Scott se tourne vers moi, le regard triste :

– Ça va, baby ? Tu saignes, tu dois avoir mal. On doit aller soigner ça tout de suite. Je suis désolé...

– Non, ça va, j’ai moins mal maintenant, je suis plutôt choqué, en fait.

Je me tourne vers mon agresseur. Son expression est indéchiffrable, je suis incapable de dire s’il regrette son geste ou non. Quand je pense que cet homme est père de cinq enfants, je suis un peu effrayé : quelle éducation peut-on donner lorsqu’on est si étroit d’esprit ? Je frissonne, en songeant aux cinq bambins élevés dans la haine de l’autre et le mépris de la différence. Je prends la parole, dans l’espoir d’apaiser les tensions :

– Écoutez, le plus simple, c’est d’oublier ce qui vient de se passer. Je comprends votre confusion, John, vous avez dû être perturbé en voyant un inconnu dans votre maison. Mais la prochaine fois, essayez de parler... avant de frapper.

– Je reconnais que j’y suis allé un peu fort, marmonne-t-il entre les dents.

– Quant à Scott et moi, je vais être franc : j’ai toujours cru que l’Amérique était un pays de libertés, fondé sur des valeurs justes, et ses habitants des gens ouverts au monde. Je trouve dommage que vous condamnerez Scott sans même essayer de comprendre ce qu’il pense ou ce qu’il vit. J’aime votre frère, c’est tout. C’est une valeur universelle, l’amour, non ? Vous aimez votre femme et vos enfants, j’aime Scott. Point. Ce qui se passe dans notre chambre ne vous concerne pas, comme je ne veux rien savoir de ce qui se passe dans la vôtre.

*Heu, c’est quoi ce discours, Julot, tu te crois à la tribune de l’ONU ou quoi ???*

Scott et John me dévisagent, stupéfaits. Mon discours façon « aimons-nous les uns les autres » les a laissés bouche bée. Scott ne s'attendait pas à ça, et John a l'air presque ébranlé par mes paroles. Il secoue la tête, et nous dit, à voix basse :

– Faites ce que vous voulez ici, I don't care.

Il se retourne ensuite et sort de la cuisine, se dirigeant vers le vestibule. Scott le hèle au moment où il ouvre la porte d'entrée, la tête courbée :

– John ! Embrasse Rebecca pour moi. Et les enfants.

John se retourne une dernière fois et acquiesce d'un signe de tête, le regard triste. Puis il referme la porte et disparaît. Scott s'approche de moi et me tient la tête, inspectant ma blessure :

– Je suis désolé pour ce qui s'est passé, Jules. Heureusement que je suis rentré plus tôt que prévu. Il n'y a pas d'entaille, Dieu merci. Tu vas t'en remettre, mais tu vas garder un énorme bleu quelques jours. On va aller t'acheter une collection de belles casquettes pour camoufler ça. En attendant, on va aller voir Mrs Shepperd.

– La femme de ménage ? Tu comptes nettoyer ça au détergent ?

– Tu ne perds jamais ton humour, darling... Mrs Shepperd était infirmière avant d'être notre gardienne. Elle a une vraie pharmacie chez elle, elle va désinfecter tout ça avant qu'on aille faire une radio à l'hôpital.

– Ça va aller, tu sais.

– Nous ne quitterons pas Provincetown sans être sûrs que tout va réellement bien. Suis-moi.

Mon Matt Damon du Massachusetts me prend la main et m'entraîne vers la porte d'entrée. Je l'aime, même sans débardeur.

\*\*\*

Douglas Anderson nous accueille dans une vaste pièce confortable dont les murs sont tapissés de livres, meublée de canapés Chesterfield moelleux. Pendant qu'un employé nous prépare des rafraîchissements, il écoute, atterré, le récit que fait Scott de ma rencontre musclée avec John. Douglas nous a conviés à passer le soir ce vendredi, avant notre départ pour San Francisco. L'épisode de l'agression au club de golf a eu lieu hier. Scott ne voulait pas ébruiter l'histoire, mais une visite impromptue d'Ophélie à Provincetown l'a forcé à avouer la vérité : quand elle a vu la bosse bleuâtre sur mon visage, elle a exigé de tout savoir.

Le patriarche écoute donc notre récit des faits, assis dans le salon-bibliothèque de son imposante demeure. C'est ici que Scott a été élevé, et il y a de quoi être impressionné : la maison est gigantesque. Après une minute de réflexion, Douglas se lève et se dirige vers le fond de la pièce. Il ouvre une sorte de vitrine en bois sculpté dans laquelle se trouve une collection de montres que l'on voit briller d'ici. Il en prend une, puis une autre dans sa main, les soupèse, et se décide enfin pour une troisième, un modèle tout en acier et argent, aux aiguilles travaillées, signé par une grande maison suisse.

Je regarde Scott d'un air interrogateur, il me répond en haussant les épaules : il n'a pas l'air de comprendre plus que moi l'attitude étrange de son père. L'employé revient avec un plateau chargé de

boissons et de cookies, faits maison visiblement. Douglas attend que nous soyons servis, puis il toussote. On dirait qu'il prépare un discours électoral :

– Jules, je suis sincèrement désolé pour cet incident. J'ai réussi après toutes ces années à me réconcilier avec Scott, donc je ne désespère pas de faire un jour entendre raison à John. C'est par dépit et frustration qu'il est devenu l'homme sec et borné que vous avez vu. Il n'était pas comme ça, autrefois. La disparition de Karen a fait beaucoup de dégâts...

Il regarde dans le vide, puis reprend le fil de sa pensée :

– Je veux que vous gardiez un bon souvenir de votre séjour ici et je veux aussi marquer officiellement votre entrée dans le clan Anderson. Vous m'avez l'air d'être un garçon intelligent et ambitieux, et j'apprécie cela. Je vois aussi que Scott se sent bien en votre présence.

Scott rougit. Il ne reconnaît plus son père. Moi, je ne sais pas quoi dire. Douglas reprend, en posant la montre sur la console devant moi :

– C'est pourquoi je vous offre cette montre de ma collection personnelle, en gage de mon... amitié. Prenez soin d'elle comme vous prenez soin de mon fils.

Là, je suis soufflé. Je ne m'attendais pas à cela, et Scott non plus. Je crois qu'il ne regrette pas le voyage... J'articule péniblement :

– Je ne peux pas accepter un cadeau pareil. C'est trop...

– Vous n'avez pas le choix, répond Douglas. Je serais vexé dans le cas contraire.

– Eh bien, je vous remercie, vraiment. Je vais m'efforcer de m'en montrer digne.

– Ce n'est qu'une montre, jeune homme. Si vous vous efforcez de la porter, j'en serai déjà ravi.

Douglas a une mine amusée en disant cela, ce qui a pour effet de me détendre et de rendre l'instant moins solennel. Nous passons encore un moment à discuter avec lui, et il nous promet de venir nous voir prochainement à Paris :

– J'adore Paris, c'est une ville pour laquelle j'ai beaucoup... d'affection.

Sa voix change étrangement en prononçant ce dernier mot, et ses yeux prennent une lueur nouvelle. Douglas semble vouloir nous dire quelque chose, puis se ravise, et nous raccompagne à la porte de la maison familiale. Nous prenons congé de lui et repartons vers la Land Rover prêtée par Paul. Scott est touché par le geste de son père, mais aussi ému de revoir ce lieu chargé de souvenirs.

– Tu n'avais pas envie de faire le tour de la maison ? Tu as grandi ici, non ?

– Oui et non. J'adore cette maison, mais maman est omniprésente, elle est derrière chaque meuble, chaque tenture. Si je reste, je vais craquer.

– OK, Scott, assez d'émotions. On rentre à Provincetown ?

– Yes ! On fait nos bagages, et je t'invite à dîner ce soir chez Edwige pour notre dernière soirée ici.

– Cet endroit va me manquer.

Je sens mon téléphone vibrer. Un SMS de Mathilde :

[Tu peux te connecter sur Skype, Julot ?]

[Pas maintenant, suis pas à la maison. Il y a un problème ?]

[Non, mais je dois te montrer un truc. Tu es libre quand ?]

J'interroge Scott sur la durée du trajet et je réponds :

[OK, on est en route pour PTown. Dans une heure, c'est OK ?]

[Super, à toute !]

\*\*\*

Environ une heure plus tard, nous sommes de retour à la maison. Scott monte prendre une douche, j'en profite pour me connecter comme convenu au logiciel de chat vidéo depuis mon téléphone. Après trois sonneries, la caméra s'enclenche, et le visage de Mathilde s'affiche en gros plan. Je me rappelle que j'ai une blessure à la tempe et me mets de profil pour ne pas l'inquiéter.

– Jules ! Te voilà enfin... Tout va bien ?

– Ben oui, ça va, on vient d'arriver. Que voulais-tu me dire ?

– J'ai une surprise pour toi !

Mathilde s'éloigne alors de la caméra, et je vois d'un coup où elle se trouve : chez mes parents, à Tourcoing. Toute ma famille est réunie devant moi par écran interposé, de l'autre côté de l'océan. Internet a des côtés magiques quand même. J'ai une vraie émotion en les voyant tous rassemblés : maman, heureuse dans son éternel tablier, papa presque souriant, et Lola avec une mine réjouie. Tous me saluent et me font signe de la main. Je réponds avec enthousiasme :

– Waouh, c'est super ! Ça me touche beaucoup ! Merci, c'est une idée géniale... Vous me manquez tous.

– Toi aussi, tu nous manques, répond ma mère.

Je la vois d'un coup froncer les sourcils et approcher de la caméra – rien n'échappe à son regard d'aigle :

– Mais qu'est-ce que tu as au visage ? Tu es blessé ?

– Non, ce n'est rien, maman, ne t'inquiète pas, c'est un accident.

– Ne me dis pas que c'est Scott...

Je vois son expression changer, et la mère courage qui est en elle se réveiller...

– Non, maman, Scott n'y est pour rien ! Je me suis blessé avec un club de golf. Ça m'apprendra à jouer à des sports qui ne sont pas faits pour moi.

– Ah, tu me rassures... Mais quelle idée de vouloir jouer au golf ?! Tu as vu ta tête ?

– Oui, ça ne m'a pas échappé. Ne t'inquiète pas. On a fait une radio, tout va bien, ça a déjà désenflé ; dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Mathilde intervient alors : elle sent que je ne veux pas en dire plus. Elle change habilement de sujet :

- Je leur ai dit que tu partais pour un périple à travers les États-Unis. On est tous jaloux.
- Je suis super content. Maman, je t’ai expédié trois cartes déjà. Tu adorerais Provincetown.

J’espère pouvoir vous emmener un jour ici.

- Merci mon lapin. Fais attention à toi et évite les sports bizarres, surtout le bowling, OK ?
- Oui, maman.
- Julot ! Julot ! intervient ma sœur, surexcitée. Tu l’as vue ???
- Madonna ? Non, ma puce, elle ne vit pas par ici. Mais peut-être que je la croiserai à New York...
- OK, je compte sur toi ! Papa veut te dire quelque chose...

Et je vois mon père s’avancer un peu, gauchement. Il s’éclaircit la voix et prend la parole :

- Fiston, je voulais te souhaiter un bon voyage...
- Merci, papa...
- Et... heu... salue Scott de ma part.

*Bingo. On y est. Il a accepté. Merci maman, tu as fait du super boulot.*

- OK, papa, je lui dirai, ça lui fera très plaisir.

Mathilde coupe court, avant que ça ne devienne embarrassant, ou pire, larmoyant. C’est une fille pragmatique :

- Bon, tout le monde se dit au revoir et agite la main, je dois y aller, je suis en retard. J’ai un cours de droit des administrations, ça n’attend pas !

Son regard s’arrête soudainement sur mon poignet qui s’agite devant l’écran. Elle me lance :

- Jules, c’est quoi cette montre ? J’ai vu la marque... Tu sais combien ça coûte ?

*Plaf, toujours aussi subtile, ma copine.*

- C’est un cadeau, je t’expliquerai. Je raccroche, Scott et moi allons dîner. Bisous !

Et je coupe la communication. Ça m’a fait un bien fou de les voir. Je m’étire lentement et vais rejoindre Scott dans la salle de bains. J’ai bien l’intention de profiter de ma dernière soirée à Provincetown.

## 2. *I love America*

– Ça te va super bien, baby.

– C'est vrai, mais c'est hors de prix... Je ne peux pas...

– Tu ne vas pas recommencer avec ça, Jules ! J'ai de l'argent, autant qu'on en profite, non ? Sinon, ça sert à quoi ? Je veux pouvoir faire plaisir à mon homme sans que ça l'embarrasse...

Je soupire, résigné. Nous sommes dans le salon d'essayage de la boutique Ralph Lauren de l'aéroport de Boston, et je porte une petite fortune sur moi : chaussures, pantalon, ceinture, polo, blouson, Scott a décidé de m'offrir une vraie garde-robe en profitant de l'heure qui nous reste avant l'embarquement pour San Francisco. J'ai d'abord tenté de protester, mais j'ai dû me rendre à l'évidence : je suis venu de Paris avec un bagage minimal, pensant rester deux ou trois jours, et je n'ai pas de quoi me vêtir décentement pour la semaine de périple à venir. J'ai donc suivi Scott dans les boutiques de luxe, essayant vêtements et accessoires tous plus beaux et... coûteux les uns que les autres. Après avoir pillé les boutiques Tommy Hilfiger et Hugo Boss, je suis déjà à la tête de trois casquettes, deux pantalons, quatre polos, deux écharpes, une ceinture, une paire de mocassins, une paire de baskets, deux chemises et trois pulls (il fait vite frais le soir à San Francisco), plus un trolley tout neuf pour ranger tout ça. L'ensemble Ralph Lauren me semble donc superflu. Je réfléchis un instant, pesant mes mots : – Scott, c'est adorable à toi de faire tout ça, mais...

– Mais quoi, Jules ?

– J'ai un peu l'impression d'être Julia Roberts dans *Pretty Woman*...

– Et quel est le problème ?

– Julia Roberts est une prostituée dans le film, Scott. C'est ça, le problème. Tu m'offres des choses que je ne pourrai jamais t'offrir en retour, c'est très gênant. Je n'ai pas été élevé comme ça.

– Bon, Jules Leroy, je vais te le dire une fois, et puis je ne te le dirai plus, OK ? Je t'aime, je veux te faire plaisir, et il n'y a aucun mal à cela. À aucun moment, je n'ai pensé que tu pouvais être mon *toy boy*, ou quelque chose comme ça. Il se trouve que je suis riche, tant mieux, et que ça fait très, très longtemps que je n'ai pas l'occasion d'en faire profiter quelqu'un d'autre que moi. Ça me rend heureux de te faire plaisir et de voir ce sourire sur ton visage. Laisse-toi faire et profite de ce voyage.

– Je sais, Scott, que tu fais ça pour me faire plaisir, j'apprécie énormément, mais c'est compliqué pour moi. Avec le prix de ce polo, ma mère fait les courses pour une semaine, alors quand j'y pense, ça me fait bizarre. Mais je vais essayer de ne plus y songer.

– Non, c'est bien que tu gardes à l'esprit la valeur des choses. Mais laisse-toi aller. Dis-toi que tout ça est compris dans le pack « Je sors avec un milliardaire », OK ?

Je souris en entendant cette phrase. Cet homme est gentil, prévenant et plein de tact. Comment j'ai pu tomber sur un mec aussi bien ?

*Matt Damon, tu peux te rhabiller : tu n'arrives pas à la cheville de Scott Anderson...*

Quelques instants plus tard, nous quittons la boutique. Je ne sais pas quoi faire de mon ancien trolley, devenu trop petit. Scott suggère de le laisser aux objets trouvés. Ça me fait un peu mal, car ce

bagage était lié dans mon esprit à notre séjour milanais et à notre première nuit d'amour, et j'en fais part à Scott. Il me dit alors, d'un air espiègle : – Puisque c'est un objet... sacré, on va le faire réexpédier à Paris. Suis-moi. Ils ont une conciergerie au lounge de l'aéroport, dédiée à ce genre de services.

Il a décidément réponse à tout. Alors que nous embarquons vingt minutes plus tard dans l'avion à destination de la côte ouest, il m'annonce encore quelque chose : – Baby, j'ai une surprise pour toi.

– Encore ? Laisse-moi deviner... Tu as privatisé le Golden Gate pour nous deux ? Tina Turner et Lady Gaga nous attendent avec une banderole à l'aéroport ?

– Non, mieux que ça...

– Mieux que Tina Turner avec une banderole ? Je demande à voir...

– Oscar et Olivier nous rejoignent à San Francisco pour passer deux jours avec nous.

– Sérieusement ?

– Oui, j'ai pensé que ça te ferait plaisir et je ne voulais pas que ces deux-là se quittent déjà, alors j'ai proposé à Olivier de prendre des congés. Tu vois, moi aussi je suis capable d'organiser des voyages secrets derrière ton dos...

Je rougis à cette évocation de mes mensonges pour venir ici. Et j'ajoute : – C'est super, mais qui a pris la direction de *HomeStyle*, alors ?

– Églantine. C'est une femme énergique, elle fera ça très bien...

– Il y a encore deux mois, tu aurais été incapable de déléguer comme ça.

– Oui, mais un lapin géant a croisé ma route entre-temps.

Je glousse en repensant à ce costume de lapin et à notre première rencontre. Que tout cela me paraît loin ! Nous sommes enfin à bord de l'avion, confortablement installés dans nos fauteuils de première classe. Nos canapés, devrais-je dire. Je décide d'arrêter de lutter et de m'abandonner enfin au plaisir du luxe, sans retenue, sans arrière-pensée.

*San Francisco, me voici !*

\*\*\*

Voyager avec Scott est une expérience en soi. Pas d'aventure ou de mauvaises surprises : tout est organisé avec soin, tout est fait pour que je me sente bien et qu'à aucun moment je ne m'inquiète de quoi que ce soit. À l'aéroport, nous attend une Porsche Boxster cabriolet ; un type en costume impeccable, au sourire figé, nous remet les clés. Scott connaît bien la ville, je me laisse donc guider les cheveux au vent dans les rues vertigineuses de la cité californienne. San Francisco est pour les gays du monde entier une sorte de lieu de pèlerinage, une réserve protégée où il faut se rendre au moins une fois dans sa vie. Je suis très excité à l'idée de visiter la ville, et plein d'images me trottent dans la tête : le Golden Gate, la Coit Tower, le quartier gay de Castro... Je veux tout voir, je veux ressentir les vibrations joyeuses émises par cette cité mythique.

Nous arrivons devant l'hôtel réservé par Scott. Il a vu les choses en grand, comme d'habitude, et je dois dire que je suis impressionné par la façade néo-classique du Ritz-Carlton de San Francisco : des

colonnades façon temple grec ornent l'entrée monumentale d'un bâtiment de la taille de l'hôtel de ville de Paris. À l'intérieur, j'ai le tournis : du marbre partout, du mobilier Art déco, une atmosphère feutrée, internationale et chic. Je ne suis pas mécontent d'être vêtu en total look Ralph Lauren, ça me permet de me fondre discrètement dans le décor. Scott se dirige vers la réception et demande les clés de notre chambre. Je ne manifeste aucune surprise en constatant qu'il a réservé la suite présidentielle, je commence à comprendre la mécanique du « pack milliardaire ». L'idée d'être de nouveau seul dans une suite avec Scott m'émoustille déjà, la nuit torride de la chambre 406 de Milan reste pour moi un souvenir vivace.

En entrant dans la chambre, je me rends compte que les standards du luxe américain sont encore plus fous que les standards italiens. Je suis ébahi par la taille gigantesque de ce qui est un véritable appartement : salon, bar, chambre, salle de bains, terrasse, décorés dans un style Art déco aux lignes pures. Scott a l'air de trouver ça normal et balance négligemment sa veste sur le lit géant à travers la pièce, comme un habitué. Il me regarde, avec un sourire franc : – Je descends toujours ici quand je viens à San Francisco. Leur salle de gym est super équipée.

– Mmm, mmm. Tu viens pour la salle de gym. Bien entendu.

– Et la piscine intérieure aussi !

– C'est cela. Et tu réserves toujours la suite présidentielle ?

– Oh, non, elle est rarement libre. J'ai eu de la chance, sinon nous aurions dû nous contenter d'une simple suite Executive.

*Laisse-toi aller, Jules, détends-toi et profite de la chance que tu as, au lieu d'estimer la valeur du mobilier et de chercher le prix de la chambre sur la porte !*

– Ouf, Dieu merci, on l'a échappé belle ! Une simple suite Executive, j'en tremble déjà !

– Je sens que tu te fiches de moi. Bon, on prend une bonne douche, et je t'emmène visiter la ville. On va aller se promener sur le Pier 39, c'est une jetée au bord de l'océan, avec des boutiques, plein d'animations, et une vue superbe sur le Golden Gate et la prison d'Alcatraz.

– Ah oui, c'est là qu'il y a des éléphants de mer, non ?

– Exact, c'est un endroit très connu. Ce soir, on va dîner à Castro ! On a rendez-vous chez Bisou avec Oscar et Olivier.

– Chez Bisou ??? C'est un lupanar ?

– C'est un bistrot tenu par des Français. On y mange bien, et il y a beaucoup d'ambiance, ce sera un bon point de départ pour ta découverte du quartier...

– J'ai hâte de visiter Castro...

– J'imagine. Tu verras, c'est comme une sorte de parc d'attractions. Le Marais parisien, en plus... détendu. Allez, à la douche !

\*\*\*

Quelques heures plus tard, nous sommes installés à une table de quatre chez Bisou, attendant Oscar et Olivier qui ne devraient pas tarder. La visite du Pier 39 a été un moment délicieux. J'ai mangé une glace gigantesque en admirant le ballet pataud des éléphants de mer qui se prélassaient sur les quais pour le plaisir des touristes. Au volant de la voiture décapotée, Scott m'a ensuite montré les monuments de la ville. Il y avait beaucoup de vent, mais les sièges chauffants de la voiture et une

casquette m'ont permis de profiter agréablement de cette balade à ciel ouvert. Je crois que je n'aurais pas pu rêver meilleure façon de découvrir San Francisco.

À présent, c'est le ballet des serveurs pressés que nous regardons : le bistrot est bondé, heureusement que Scott avait réservé. J'ai compris maintenant que l'organisation est une de ses qualités : Scott réserve toujours et n'est jamais pris au dépourvu. Bisou est un lieu à la mode, à la décoration étudiée mais chaleureuse, qui propose aux habitants de la ville une cuisine française revisitée, adaptée au goût local. L'endroit idéal pour un dîner franco-américain. Scott a garé le cabriolet quelques rues plus loin dans un parking privé, et nous avons eu l'occasion de marcher un peu dans le quartier avant d'arriver au restaurant. J'ai failli ne pas m'en remettre : des beaux garçons partout, qui vous font des sourires jusqu'aux oreilles et des clins d'œil complices, à faire tourner la tête. Les mecs sont séduisants, musclés, la barbe parfaite et les dents surnaturellement blanches. Scott a perçu mon trouble et s'en est amusé : – Pourtant tu as bossé dans le Marais, tu as l'habitude de ce genre de quartier, non ?

– Oui, mais ici, c'est une ambiance particulière et... heu... ça drague beaucoup.

– C'est pour ça que je ne te lâche pas d'une semelle. Il est hors de question que quelqu'un mette le grappin sur mon french lover.

Et il m'a embrassé en pleine rue, chose qu'il n'aurait jamais faite à Paris. J'en étais tout ému. Alors que je repense à ce baiser, voici Oscar et Olivier qui font leur entrée dans le restaurant : la voix tonitruante d'Oscar le précède partout où il va, et son gabarit impressionnant fait se retourner une volée de clients. Olivier le suit, décontracté et souriant. Ils font plaisir à voir, leur histoire a l'air de prendre une tournure sérieuse. Quand je repense à Jouy-en-Josas, je constate le chemin parcouru entre Olivier et moi ; aujourd'hui, je le considère comme un ami et suis heureux de le voir. Nous nous saluons avec effusion et embrassades, alors que nous nous sommes quittés il y a quelques jours à peine. Les garçons sont arrivés hier, et nous détaillent les activités qui les ont occupés jusqu'à ce soir : ils n'ont pas eu le temps de s'ennuyer. Ils logent quant à eux dans l'appartement que leur a prêté un ami d'Oscar, de l'autre côté du pont, avec une vue imprenable sur la baie. Ils partent pour San Diego après-demain, car Oscar y a un bateau amarré dans la marina, et il compte faire avec Olivier une petite croisière vers le Mexique. Je ne suis pas le seul à vivre le rêve américain : Oscar a l'air aussi attentionné que Scott, et Olivier aussi ravi que moi, et aussi amoureux, à voir les regards passionnés qu'il jette à son géant de voisin.

Le repas est délicieux, et nous prenons beaucoup de plaisir à nous retrouver tous les quatre. Nous décidons de nous revoir le lendemain pour passer la journée ensemble. Alors que nous hésitons sur les activités à mener, Oscar nous fait une proposition : une grande gay pool party est organisée demain dimanche autour de la piscine d'un bel hôtel de la ville : il fait encore bon en cette fin septembre, et demain le thermomètre devrait afficher près de 22 degrés. L'occasion de se détendre en maillot au soleil, en sirotant des cocktails, entourés de centaines de beaux garçons, et de découvrir un de ces événements dont San Francisco a le secret. Nous acceptons tous la proposition, avec curiosité et enthousiasme.

Le dîner achevé, nous décidons de nous promener dans le quartier pour humer son atmosphère, et d'aller boire un verre ensemble au Eagle, une institution du coin. C'est une belle soirée, tout le monde est de bonne humeur, et je pense avec envie à l'après-midi de plaisir au bord de la piscine qui nous

attend demain. Scott est visiblement heureux d'être ici, avec moi, et me le montre en me gratifiant d'attentions : il me prend la main dans la rue, n'hésite pas à m'embrasser, nous sommes comme deux ados à leur premier rendez-vous, et j'adore cette sensation. Ce voyage nous fait beaucoup de bien et nous permet de nous connaître mieux : en passant ainsi mes journées avec lui, je me rends compte à quel point je l'aime, et combien j'apprécie sa présence et sa personnalité. L'homme d'affaires est resté à Paris, c'est l'homme tout court qui est ici avec moi. Je ne vois pas ce que je pourrais vouloir de plus.

\*\*\*

La brume recouvre la ville ce matin, comme souvent. Une fois dissipée, elle devrait laisser place à un soleil radieux. Je suis dans la suite présidentielle, face au miroir de la chambre, et je ne parviens pas à me décider entre les trois maillots de bain à ma disposition. C'est le seul vêtement que je pourrai porter cet après-midi, son choix est donc essentiel. Scott me regarde l'air amusé : – Ce n'est pas un défilé de mode, tu sais...

- Je me suis renseigné au sujet de cette pool party sur Internet. Leur site est plein de photos de mecs splendides moulés dans des maillots parfaitement ajustés. Je ne peux pas porter n'importe quoi !
- Celui-ci est très bien.
- Tu ne trouves pas que les lettres CK sont trop voyantes ?
- C'est le principe d'une marque, non ?
- Et celui-là ?
- Heu, personnellement, je trouve que le D et le G sont encore plus voyants...
- Tu as raison, c'est trop bling-bling.
- Écoute, Jules, tu as un corps parfait, tu peux te mettre une couche-culotte, tu seras toujours sexy...
- Redis-moi ça encore...
- Tu as droit à un compliment par jour. Habille-toi, on va être en retard.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons à l'hôtel qui organise la pool party. J'ai déjà la tête qui tourne en voyant les garçons qui font la file au vestiaire vêtus d'un simple maillot. Scott et moi nous déshabillons dans une cabine et apportons nos vêtements à l'accueil. Je me sens un peu gêné d'être comme ça quasi nu dans cet hôtel plein de monde. Et, surtout, j'ai peur d'avoir une érection en public en voyant tous ces fantasmes ambulants se promener autour de moi, comme si tout ça était naturel. Scott, qui a l'habitude de ce genre d'événements, essaie de me mettre à l'aise : – Détends-toi, baby, on est là pour s'amuser.

- Je sais, mais tous ces beaux mecs presque à poil, c'est intimidant.
- Tu veux dire excitant, sans doute ?
- Arrête, je suis déjà assez embarrassé comme ça.
- Suis-moi, ça ira mieux dehors.

Effectivement, lorsque nous débarquons sur le toit-terrace où se trouve la piscine, les choses deviennent plus simples : il fait bon, le ciel est bleu, et j'ai un peu l'impression d'être à la plage. Je commence à me sentir bien, même si j'ai encore un brin d'appréhension. Un DJ est installé sur une plate-forme et mixe une disco-house joyeuse. L'atmosphère est à la fois sensuelle et bon enfant : une

vingtaine de garçons s’amusent dans la piscine, d’autres se prélassent sur des transats, et quelques danseurs s’agitent au rythme de la musique. Je n’avais jamais assisté à quelque chose de ce genre et je suis assez impressionné. Pendant toutes ces années, j’ai fui les boîtes de nuit et les rassemblements gays, parce que j’en avais peur et ne savais pas à quoi m’attendre. Après la découverte de la Gay Pride de Paris et cette pool party, je me rends compte que c’est plutôt agréable. Tous ces garçons sont comme moi, et je ressens une sorte de plaisir à me retrouver ainsi plongé au cœur de cette communauté dont je fais désormais vraiment partie. Une fierté, aussi, de pouvoir m’affirmer en tant que gay et de m’afficher librement avec mon petit ami.

Olivier et Oscar sont déjà là, ils nous font signe depuis un canapé installé près des rambardes en verre qui bordent la terrasse, d’où la vue est spectaculaire. Cet endroit est incroyable ! Nous nous installons près d’eux et commandons des mojitos. Oscar est déjà imposant habillé, en maillot il est carrément impressionnant : ses bras sont gros comme mes cuisses, et il semble taillé dans le roc. Je ne sais pas ce qu’ils mettent dans les biberons des bébés américains, mais le résultat est redoutable. Olivier, très à l’aise, porte le maillot de bain Dolce et Gabanna que Scott a écarté ; je l’ai échappé belle, nous avons évité l’incident diplomatique...

Nous nous joignons à eux et profitons de cette ambiance unique : je me sens totalement en vacances et détendu. Les heures passent, les mojitos s’enchaînent et la musique monte en puissance. Je n’ai qu’une envie : profiter pleinement de ce moment, jouir au maximum de l’endroit. Je décide de piquer une tête dans la piscine, abandonnant un instant les trois autres garçons. Un type barbu et costaud, aux pectoraux parfaits et joliment poilus plonge quelques instants après moi et nous nous retrouvons à barboter dans le même coin. Ça fait un moment déjà qu’il me regarde plus ou moins discrètement et me fait des sourires engageants depuis le bar. Au début j’étais gêné, car il est vraiment très beau, et j’avais peur que Scott remarque son manège et pense que je le drague. Après quelques mojitos, ma timidité flanche, et ma perception de la situation aussi : ce garçon a l’air sympathique, je ne vois absolument pas pourquoi je ne pourrais pas lui parler. Il s’approche de moi et engage la conversation. Ouf, il parle un anglais compréhensible : – J’aime bien ton maillot !

Comme entrée en matière, j’ai vu mieux. En même temps, vu que je ne porte que ce morceau de tissu, je ne vois pas bien sur quoi d’autre il pourrait me complimenter.

- Merci ! Heu... jolie barbe !
- Merci... Tu n’es pas d’ici ?
- Non, je viens de Paris.
- Ah, super. Tu es en vacances ?
- Oui, avec mon petit ami.
- Ah...

Ma remarque le refroidit immédiatement, il a l’air déçu. Il a vraiment une belle gueule et doit en faire craquer plus d’un. Il me lance alors, en s’éloignant : – Je crois qu’il te cherche, justement...

Je tourne la tête et vois Scott qui m’observe depuis le bar tout proche, avec les sourcils froncés : il a l’air contrarié. Je sors de l’eau et me dirige vers lui, ruisselant.

- Chéri, ne t’inquiète pas, il m’a abordé gentiment, mais je lui ai dit que j’étais venu avec mon

boyfriend, il est reparti aussitôt. N'aie pas l'air fâché...

– J'ai l'air fâché ?

– Oui. Tu fais la même tête que lorsque je t'ai aspergé d'eau et que j'ai ruiné ton smartphone.

*Il sourit. Ouf.*

– Excuse-moi, baby. C'est vrai que tous ces mecs super sexy partout, c'est un peu... particulier. Je vois tous ces regards sur toi et je ressens cette sensation bizarre dans ma tête, que je n'avais jamais ressentie avant...

– Je crois que ça s'appelle la jalousie, et c'est un phénomène assez couramment observé.

– Désolé. Je t'aime, tu sais. Je ne veux pas te perdre.

– Je sais. Et je t'aime tout autant. Tu n'as rien à craindre. Ceci dit...

– Quoi ?

– C'est vrai qu'il était très beau !

Il me regarde avec des yeux ronds, et j'éclate de rire, avant de l'embrasser fougueusement au milieu de tous ces garçons. C'est divinement agréable. Nous nous tenons enlacés un moment, les yeux dans les yeux, hypnotisés par cet instant et par les rythmes euphorisants de la musique diffusée par le DJ. C'est magique. Il secoue la tête et me dit : – On ne serait pas un peu saouls ?

– Oui, je crois. Si on passait au jus d'orange ?

– Bonne idée, je n'ai pas envie de débarquer à New York demain avec la gueule de bois.

Oscar et Olivier nous appellent – ça fait un moment que nous sommes partis. Ils sont en train de danser, comme la plupart des garçons maintenant. Nous commandons sagement des jus d'orange et retournons auprès d'eux. La musique est excellente et nous emporte nous aussi dans ses méandres rythmés : je danse avec Scott, avec mes amis, dans une sorte de vibration commune, éclairés par la lumière trouble du soleil couchant. Tout le monde ici est heureux et souriant, une sorte de joie communicative envahit les danseurs. C'est un moment unique, magique, qui restera longtemps gravé dans ma mémoire.

*San Francisco, I love you !*

\*\*\*

Voilà trois jours que nous sommes à New York. Le séjour touche à sa fin, nous rentrons demain jeudi à Paris. J'aurai passé dix jours aux États-Unis avec Scott. J'avais adoré San Francisco et sa douceur de vivre, je suis ébloui par New York et son énergie : une sorte d'hystérie urbaine fascinante et entraînante, qui donne l'impression de se trouver en permanence au cœur des choses, au cœur du monde. Scott a réservé au prestigieux Mandarin Oriental, au cœur de Manhattan – je n'ai même pas cherché à connaître le prix de la chambre, je dois commencer à être... blasé –, mais il était déçu car la suite présidentielle était occupée par un homme d'État asiatique. Du coup, nous avons dû nous « contenter » de la suite Taipan, 113 mètres carrés de raffinement au cinquante-quatrième étage de l'hôtel, avec une vue sublime sur l'Hudson River.

J'étais tellement avide de découvrir Big Apple que ces trois jours ont été un véritable marathon :

monuments, musées, restaurants et bars de SoHo, promenades à pied (une épreuve pour Scott). J'avais la sensation d'être comme un enfant dans un magasin de jouets géant : pour l'amateur d'architecture et de design que je suis, New York est une destination de choix. Encore une fois, Scott s'est montré un guide parfait et nous avons profité soir après soir d'à peu près tous les recoins de la gigantesque suite pour nous ébattre joyeusement. Je suis un peu épuisé par ce séjour rythmé, mais heureux.

J'ai envoyé une vingtaine de cartes postales à maman, et appelé régulièrement à la maison. Je profite d'un moment où Scott est allé régler quelques affaires pour les appeler sur Skype, nous avons organisé un rendez-vous avec Mathilde. À l'heure dite, je me connecte et suis heureux de les voir tous réunis. Ils me manquent, j'ai envie de les voir. Je remarque immédiatement que maman a l'air soucieux : – Il se passe quelque chose, maman ? Tu fais une drôle de tête...

– Eh bien, figure-toi que nous avons reçu la visite d'un médecin hier, venu de Paris, le docteur Granger...

– Ah bon ? Et que voulait-il ?

– C'est un éminent spécialiste de la sclérose en plaques. Il nous a dit que désormais il allait s'occuper de Lola, que l'intégralité des soins serait prise en charge et que je n'avais à me soucier de rien... Il m'a promis une amélioration de son autonomie d'ici quelques mois avec un nouveau traitement...

Maman a les larmes aux yeux. Dans ma tête, ça va très vite, je commence à comprendre... Maman continue : – Le docteur a refusé de me dire de qui venait l'argent, mais j'ai tout de suite pensé à Scott...

– Je ne vois que ça comme explication, en effet... Il ne m'a rien dit.

– Et, bon, évidemment, rien ne pourrait nous faire plus plaisir, mais ça me gêne beaucoup : nous n'aurons jamais les moyens de le remercier.

– Écoute maman, il va bientôt rentrer, je vais lui en parler. On n'est pas riches, mais on ne fait pas la manche, et je ne sais pas si on peut accepter.

– Scott m'a l'air d'être un homme bien, Julot. Et Lola est tout heureuse de ce nouveau traitement. Mais je ne sais pas quoi dire, c'est beaucoup trop...

– Je te rappelle, maman.

Je raccroche, très perturbé, vexé que Scott ne m'ait rien dit à ce sujet. J'ai ma fierté, et même si je l'aime, c'est un cadeau énorme, difficile à accepter... J'entends la porte s'ouvrir, c'est Scott qui revient de son rendez-vous, tout sourire, un paquet entre les mains. Il perçoit mon trouble : – Oh, toi, tu as quelque chose à me dire.

– Oui. Je viens d'avoir maman, c'est quoi cette histoire de médecin ???

– Ah, ça y est, Granger est passé. Je voulais te faire la surprise.

– C'est réussi, je suis surpris. Écoute, c'est gentil à toi, mais on ne peut pas accepter...

– Toi et ta fierté... Tu ne peux pas accepter que je fasse soigner ta sœur malade alors que j'en ai largement les moyens ? On a déjà parlé de ça, non ?

– C'est beaucoup trop, Scott !

– J'ai quand même le droit d'aider la famille de mon mari, non ?

– Oui, ce n’est pas ce que je veux dire, mais...

*Un moment. Il a dit quoi, là... ?*

– Heu, Scott, tu as dit quoi ?

– Mon mari. Tu as parfaitement entendu, me répond-il d’un air mystérieux en me tendant le paquet qu’il tient entre les mains.

Je suis tout blanc, tremblant, mes pensées s’entrechoquent. J’ouvre fébrilement la boîte signée par un célèbre joaillier. À l’intérieur, dans un écrin de satin, deux bagues en argent, discrètes, élégantes et magnifiques. Scott prend l’une d’entre elles et s’agenouille devant moi, d’un air théâtral : – Jules Leroy, acceptes-tu de... m’épouser ?

Je suis bouleversé. Comme si toute ma vie avait tendu vers ce moment unique, magique, incroyable. J’ai l’impression de vivre un rêve, d’être le personnage principal d’une comédie romantique américaine. Je suis Meg Ryan, je suis Tom Hanks, je suis Renée Zellweger, je suis Colin Firth. Je suis amoureux. Je saute au cou de Scott, mon homme, mon futur mari, et le renverse sur la moquette épaisse. Je l’enlace, le serre à l’étouffer, et je crie : – Oui ! Oui ! Oui ! Et re-oui !

Scott m’embrasse fougueusement et me serre contre lui. Nous restons ainsi une minute serrés l’un contre l’autre, sans dire un mot, submergés par l’émotion. Et puis le désir arrive, incontrôlable, énorme : j’ai envie de lui, et il a envie de moi, je le sais, je le sens. Nous allons faire l’amour, mon homme et moi, mon mari et moi, pour sceller ensemble ce moment inoubliable.

La moquette est moelleuse, incroyablement épaisse, c’est un truc propre aux hôtels américains : un véritable matelas de poils synthétiques chauds et doux, dans lequel nous nous tenons serrés, Scott et moi. Cette fois, c’est moi qui suis sur lui et je sens, à la façon irrégulière qu’il a de respirer, que j’ai pris du poids durant ce séjour américain. Je m’adresse à lui, taquin : – Je suis lourd, c’est ça... ?

– Disons que la nourriture américaine te plaît apparemment. Je dirais que tu as pris... quatre ou cinq kilos.

– Tu n’es pas loin du compte...

– Note que ça ne me déplaît pas, j’aime les hommes costauds. Et te sentir sur moi comme ça n’est pas désagréable... Et je perçois comme une protubérance là, contre ma cuisse. Un truc tout chaud...

– Je ne vois pas de quoi tu veux parler !

– Attends, je te montre.

De sa main droite, il déboutonne mon pantalon, abaisse mon slip et met ainsi à jour mon sexe déjà tendu. Il frotte son jean contre la peau de mon gland, ce qui a pour effet de m’exciter encore davantage.

– Arrête ça, Scott, je pourrais jouir.

– Et c’est mal ?

– Non, mais tu viens de me demander ma main, j’aimerais bien profiter un peu de ma première relation sexuelle avec mon... mari.

– Ah oui, c’est sûr, ça change tout ! dit-il, malicieux.

– Bien sûr, que ça change tout ! réponds-je sur le même ton. Désormais, nous avons un contrat d'exclusivité, et il va falloir que je me montre inventif pour que tu ne t'ennuies pas avec moi...

– J'ai l'air de m'ennuyer ?

– Attends, je vérifie.

Et à mon tour, je déboutonne son pantalon et sors à l'air libre son sexe, magnifique et gorgé de désir lui aussi. La température commence à monter dans la pièce. Nous sommes toujours collés l'un à l'autre, allongés sur le sol, dans un moment de communion intense. À travers la baie vitrée, je peux voir New York à mes pieds, c'est une sensation enivrante. J'ai une envie terrible de l'embrasser, de sentir sa langue chercher la mienne. Je lèche d'abord ses lèvres doucement, par à-coups, puis plus intensément, avant de forcer le passage et de pénétrer dans sa bouche douce et humide. Nos langues se retrouvent, s'enroulent, mènent une danse sensuelle. J'adore cette sensation, je pourrais embrasser Scott durant des heures. Je sens sa main qui relève mon tee-shirt et qui me caresse les hanches puis le dos, avec intensité. Il aime ma peau comme j'aime la sienne. Nous sommes faits l'un pour l'autre, nous sommes faits pour nous caresser mutuellement, nos peaux communiquent entre elles, comme si elles avaient leur langage propre.

Je le laisse faire tout en continuant à l'embrasser passionnément. Il remonte jusqu'à mes épaules, la main sous le tee-shirt, et entame un massage sensuel de ma nuque, mes lèvres toujours sur les siennes. En quelques gestes, je retire cette barrière de tissu et je déboutonne sa chemise, de sorte que nous nous retrouvons peau contre peau, nos tétons se cherchant, nos épidermes communiquant par petites décharges électriques. Il me serre un peu plus dans ses bras et interrompt nos jeux de langues :  
– Et si on continuait sur le lit ?

– C'est un peu bourgeois, non ?

– Oui, mais nettement plus confortable.

Je me relève doucement et m'assieds sur le lit, torse nu, le pantalon défait. Aujourd'hui est une journée particulière, et je suis également d'humeur particulière. J'ai l'habitude de me laisser guider par Scott, mais là j'ai envie de mener le jeu, de découvrir des nouvelles sensations. Scott l'a compris, et je sens à son regard qu'il va me laisser faire. Je m'adresse à lui : – J'ai envie que tu t'occupes de moi...

– Vos désirs sont des ordres, altesse, répond-il d'un air faussement obséquieux.

Il se met à genoux et pose sa langue chaude sur mon sexe, le lubrifiant de sa salive. Il entame un mouvement de va-et-vient, qui s'amplifie lentement en crescendo, avec un sens du timing parfait : dès que je suis sur le point de jouir, il le sent et ralentit immédiatement le rythme... Il a visiblement une certaine expertise de la chose. À présent, il enlève mon pantalon, puis mon slip, afin que je sois nu sur le bord du lit. Il se relève et se déshabille totalement à son tour, lentement, avec sensualité et virilité. De voir ainsi son sexe tendu à ma hauteur est irrésistible, et je me lance à mon tour dans un examen rapproché de son pénis à l'aide de ma bouche, ce qu'il apprécie au vu de l'expression d'extase qui s'affiche sur son beau visage.

Tout en m'occupant ainsi de lui, je m'empare de ses tétons avec les doigts, geste que me permet notre position : moi assis sur le lit, son sexe dans ma bouche, et lui debout devant moi, campé sur ses

cuisses de footballeur. J'effleure d'abord doucement les pointes saillantes, puis les roule entre mes doigts un peu plus fermement. Scott a compris que je connais son point faible, et se laisse faire avec bonheur, comme me le montrent ses petits gémissements. À son visage rouge, je sens qu'il pourrait exploser lui aussi et je calme le jeu en lui léchant doucement le pourtour du sexe, du ventre aux testicules. Il apprécie la manœuvre.

Tout en poursuivant mes caresses buccales, je suis pris d'une inspiration, due à mon humeur du moment. J'humidifie mes doigts avec un peu de salive et lui caresse doucement l'entrée des fesses. Je ne sais pas comment il va réagir, je suis donc très doux et très prudent, mais je me rends vite compte que Scott prend du plaisir à ce que je fais là. J'ai découvert un nouveau point faible, une nouvelle zone érogène chez mon homme. Je poursuis donc mon exploration en allant un peu plus loin, et en jouant avec cette partie du corps si sensible, pleine de terminaisons nerveuses. Il gémit doucement et me fait comprendre que je peux continuer. Il s'adresse ensuite à moi dans un souffle : – Tu as envie de moi, hein ?

– Oui, Scott, cette fois j'ai envie de te prendre.

– Je sais. Je le fais rarement, mais je ne peux rien refuser à mon mari...

– Et tu en meurs d'envie, surtout, dis-je avec malice.

– Bon, OK, j'en ai envie, répond-il sur le même ton. Mais pas tout de suite. Laisse-moi un peu de temps.

– J'ai tout mon temps, monsieur Anderson-Leroy.

Il est toujours debout devant moi, son corps sculpté tendu de désir, sa peau couleur miel attendant mes caresses. J'ai envie de lui rendre hommage et commence à parcourir ses cuisses fermes de ma langue. La tension monte lorsque j'approche de son entrejambe, que je fais semblant d'ignorer pour remonter directement sur le bas-ventre. Je sens que ce petit jeu l'excite et je m'applique à caresser et à lécher les zones de peau entourant son sexe, sans m'occuper franchement de celui-ci, le frôlant, l'effleurant. Il se cambre à chacun de mes coups de langue, montrant ainsi qu'il apprécie ce que je fais.

Faussement agacé, il me prend par les épaules et me repousse d'un geste vers le fond du lit, me faisant basculer sur le dos. Cette fois, c'est moi qui suis offert, le sexe tendu, allongé dans l'immense lit format américain de la suite Taipan. Scott s'agenouille et caresse doucement mes pieds, avant de monter sur le lit. Il me regarde avec émotion, je sens tout l'amour qu'il me porte dans ce regard. Les yeux brillants, il s'approche de moi et enfouit son visage entre mes cuisses, contre mon sexe. C'est une sensation agréable de le voir ainsi se dévoiler dans ce geste à la fois tendre et viril. Je caresse ses cheveux blonds et soyeux. Ce moment est merveilleux : Scott contre moi dans le calme de cette suite au décor incroyable, avec l'immensité et l'agitation de New York en contrebas, cette ville bruyante qui vit à cent à l'heure, qui ne dort jamais, mais qui nous offre ce moment comme suspendu d'éternité et de bonheur simple.

Il se redresse après quelques minutes et vient s'allonger près de moi. Nous sommes l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, souffle contre souffle, nos mains se cherchent, nos doigts s'entrelacent, je suis d'humeur à la fois animale et romantique. Envie de transpirer et de me laisser aimer, de toucher les étoiles et de les voir dans les yeux de Scott. Je m'attarde sur ses hanches, approche mes mains de son torse et caresse ses pectoraux ronds et galbés. Il se laisse faire, il sait à

quel point j'aime le toucher. Puis d'un coup sec, il resserre son étreinte autour de moi et nous voilà collés l'un à l'autre, presque fusionnant, nos jambes entremêlées et nos sexes se touchant. J'approche mes lèvres des siennes pour l'embrasser de nouveau. Nous sommes tellement proches l'un de l'autre que j'ai l'impression que nous ne formons plus qu'un : un être de chair, de sensations et de plaisir. Je suis tout trempé, de sueur, de désir, de salive, et c'est une sensation extraordinaire.

J'ai envie de lui, je n'en peux plus, je dois jouir avec lui pour exprimer tout ce désir, cette envie de l'autre, de mon homme, de mon mari. J'approche à nouveau mes doigts de ses fesses, je n'ai plus besoin de lubrifier tant nous sommes trempés l'un et l'autre. Il se cambre, comprend mon désir et me signifie d'un signe qu'il en a envie lui aussi.

- Jules, juste une chose...
- Oui ?
- Vas-y doucement, je n'ai pas l'habitude.
- Viens sur moi...

Je m'allonge sur le dos, calé confortablement dans les coussins moelleux, je bande dur, le membre dressé vers le ciel. Scott est allongé sur moi, les yeux dans mes yeux, à la fois concentré et fébrile. Après avoir enfilé un préservatif, je presse doucement mon sexe contre ses fesses, avec précaution. La sensation est délicieuse. Je sens chez lui une douce appréhension, et une envie de me sentir en lui. Plusieurs fois déjà je lui ai appartenu, et à son tour, il veut m'appartenir, car il m'a choisi, car je suis son homme, et qu'à moi il veut montrer la plénitude de cet amour.

Il lubrifie mon pénis, et le dirige doucement entre ses fesses. J'entre avec lenteur, et bonheur, chaque mouvement me fait avancer un peu plus vers un état de plaisir extrême. Mes sens sont en alerte, Scott a les yeux fermés, mais je sens chez lui aussi les ondes de plaisir le submerger, vague après vague. Une fois que je suis entré entièrement, je ressens une vague de bien-être, de plénitude, comme si Scott et moi ne faisons plus qu'un, un être de sensations et de désir : je ne suis plus moi, je suis nous, je l'aime, je le veux. J'imprime à mes hanches un mouvement de va-et-vient, maladroit d'abord, puis de plus en plus ferme, et je sens arriver la jouissance, ce point de non-retour extraordinaire qui affole nos deux corps imbriqués. Scott a les yeux plongés dans les miens, il tient son sexe d'une main, m'agrippe solidement de l'autre et, au même moment, nous jouissons, dans une explosion incroyable. Je suis électrique, agité de spasmes, je ne sais plus où est le plafond, ni où est le sol. Moi qui pensais avoir atteint déjà le nirvana dans les bras de Scott, je comprends que ma vie d'homme amoureux ne fait que commencer, et que Scott et moi avons encore beaucoup de choses à nous apporter.

Il repose à présent sur moi, haletant, et se laisse rouler sur le côté, pour se placer près de moi, contre moi. Je pose ma tête contre le creux de son épaule, épuisé mais heureux. Je romps le silence après quelques minutes : – Tu penses à quoi ?

- Je rêve.
- Tu rêves ?
- Oui, à ma vie avec toi, à toutes les nuits que je vais encore passer avec toi.
- Bon, tu n'as pas changé d'avis alors ? Tu m'épouses toujours ?
- Oui, Jules Leroy, je t'épouse toujours.

Il m'embrasse de nouveau, avec passion. J'entends les sirènes et la clameur de la ville, au loin, et je me sens bien. Divinement bien.

### 3. Retour gagnant

Je suis de retour rue Championnet dans le dix-huitième arrondissement de Paris, au pied de mon immeuble. Je suis content de rentrer chez moi après ce séjour incroyable ; il s'est passé beaucoup de choses, j'ai l'impression que ma vie a fait un énorme bond en avant : je suis parti avec un petit ami et plein de questions, je rentre avec un mari et plein de réponses. Mais une ombre obscurcit ce tableau idyllique, et j'aimerais en discuter avec mes amis, qui ont toujours été de bon conseil.

Nous sommes vendredi matin, nous avons décollé de JFK hier soir, plus tôt que prévu car Scott a finalement annulé un rendez-vous avec un associé local. Après le vol de nuit et l'atterrissage, il m'a déposé devant chez moi et il est reparti directement au magazine, voir si tout va bien. Je suis censé de mon côté reprendre mon poste chez *HomeStyle* lundi. Thomas, lui, ne m'attend pas avant midi, et je vais lui faire la surprise de débarquer maintenant, à 8 h 30, pour le petit-déjeuner ; je suis passé à la boulangerie au coin de la rue pour acheter croissants et pains au chocolat encore chauds afin de célébrer mon retour. Mathilde, quant à elle, devrait arriver dans l'après-midi. J'ai prévu de les inviter tous les deux ce soir à dîner pour leur annoncer la nouvelle de mon mariage à venir, puis ce sera la famille... Le week-end va être riche en émotions.

Je monte quatre à quatre les six étages qui mènent à l'appartement, et j'ouvre la porte bruyamment. Lorsque j'entre, j'ai la surprise (mais est-ce vraiment une surprise ?) de tomber sur Mathilde assise à la table de la cuisine, devant un thé vert et une biscotte beurrée. Elle a les cheveux défaits, la mine surprise et porte un tee-shirt XXL Titi et Grosminet, appartenant à Thomas. Mon colocataire sort au même moment de la salle de bains, lui aussi en pyjama. Il ne fait pas de doute qu'ils ont passé la nuit ensemble. Mathilde est la première à parler :

- Julot ! Tu es déjà là ? On t'attendait pour midi.
- On a pris un vol plus tôt.
- Tu aurais pu prévenir !
- Bonjour quand même ! Moi aussi, je suis content de vous voir. Vous auriez pu me dire que vous aviez remis le couvert tous les deux ! Je le sentais...
- Ben, on se disait que tu allais te foutre de nous, me répond Thomas, d'un air penaud. On se demandait comment te l'annoncer.
- Après tout le mal que vous avez dit l'un sur l'autre ? C'est certain, je vais me foutre de vous... Mais en même temps, ça me fait hyper plaisir.
- Sérieux ? demande Mathilde, incrédule.
- Ben oui, vous êtes tellement allumés tous les deux que je ne voyais pas qui d'autre aurait pu vous supporter. Vous êtes dramatiquement faits pour vivre à deux.
- À ce sujet, on voudrait te dire quelque chose, renchérit Thomas.
- J'ai une idée de ce que tu vas m'annoncer.
- Nous avons le projet de nous installer ensemble, Jules. Mathilde va investir dans un appartement au centre de Lille avec le coup de pouce de ses parents. Et comme mon boulot pour les sites web, je peux le faire de n'importe où... Bref, on s'est dit que ce serait bien de tenter la vie à deux à Lille. On

se connaît tellement bien...

– Pas de problème, c'est une super idée !

– Mais... heu... tu n'es pas déçu ? Tu vas devoir déménager ou trouver un autre colocataire...

– La question ne se pose plus vraiment. Je vais bientôt m'installer au cœur du Marais.

Ils se regardent, sans comprendre. Ils se disent que soit j'ai gagné au loto, soit... Mathilde me lance, avec un air de défi :

– Ne me dis pas que Scott et toi allez emménager ensemble ? Déjà ?

– Bravo, miss Marple !

– Ce n'est pas un peu tôt ?

– Il m'a demandé ma main.

– Il t'a quoi ???

Et je leur raconte la scène romantique de la demande en mariage dans le cadre somptueux de l'hôtel new-yorkais. Mathilde me saute au cou, et Thomas court chercher quelque chose dans la cuisine, sans doute une bouteille de vieux cidre éventé.

Il revient avec une bouteille de champagne et voit mon regard étonné :

– C'est un cadeau du site pour lequel je bosse, VotreAvenir.fr ; j'ai fait grimper leur chiffre d'affaires avec mes prédictions. Je cartonne sous le pseudo de Melchior le Mage.

– C'est naze comme pseudo.

– Oui, mais les clientes adorent, il a mis sa photo de profil torse nu, je crois qu'elles sont folles de lui, ajoute Mathilde, espiègle.

– Et ils recrutent des nouveaux mages, sur ton site ? Parce que je vais chercher du boulot.

– Pourquoi ça ? Tu viens de dire que tu épousais le patron...

– C'est justement ça le problème. Je suis super content, mais j'ai beaucoup réfléchi, et je me vois mal débarquer à la rédaction en tant que monsieur Anderson. Je ne veux pas être taxé de favoritisme. Tout le monde va penser que j'ai mon poste parce que je suis le mari du chef...

– C'est vrai que c'est un peu limite, dit Thomas.

– Moi je ne vois pas qui ça peut choquer ! ajoute Mathilde. Tu as été engagé avant de le rencontrer, non ?

– Oui, ma belle, mais ça va poser plein de problèmes déontologiques... et relationnels. J'ai décidé de poser ma démission lundi. Je chercherai un autre travail.

– Et Scott est au courant ? demande Thomas.

– Non, pas encore.

– Tu devrais peut-être lui demander son avis.

– Sûrement pas. Je sais ce qu'il va me dire. Bon, on l'ouvre cette bouteille ? Champagne et croissants à 9 heures du matin, c'est totalement inédit !

\*\*\*

Le week-end est passé très vite. Scott avait pas mal de choses à régler : après Londres et Berlin, il envisage une ouverture prochaine d'une antenne du magazine à Amsterdam et il s'est donc rendu aux Pays-Bas pour visiter des bureaux potentiels et rencontrer des acteurs de la scène locale. Il m'a

proposé de l'accompagner, mais j'ai préféré prendre le train pour Lille, ce qu'il a bien compris : j'avais besoin de voir ma famille, d'autant que j'avais une bonne nouvelle à leur annoncer. Nous nous sommes promis de visiter Amsterdam et ses canaux prochainement ensemble. Quand je fais la liste des escapades romantiques à venir avec Scott, j'en ai le tournis : Madrid, Lisbonne, Istanbul, Vienne... autant d'endroits que j'ai envie de découvrir à ses côtés.

Évidemment, Tourcoing, c'était moins romantique, mais c'est chez moi, alors je m'y sens bien. Papa, maman et Lola m'ont accueilli avec force effusions et embrassades, et je leur ai offert des cadeaux rapportés des États-Unis : un iPad pour Lola, une radio FM en forme de statue de la liberté pour papa (il adore jardiner en musique), et un cadre photo numérique pour maman : je lui ai expliqué que j'allais numériser toutes les cartes postales de sa collection pour les faire défiler dans le cadre, afin qu'elle les ait sous les yeux en permanence. Elle était ravie. Et moi, du coup, j'ai passé le week-end à scanner les centaines de cartes que j'ai envoyées depuis des années. Même Rouky a eu droit à son cadeau, puisque je lui ai rapporté des croquettes vitaminées introuvables en Europe.

Le point d'orgue du week-end a bien entendu été l'annonce de la demande en mariage de Scott. J'ai bien attendu mon moment et un peu théâtralisé la chose. Maman était folle de joie et a fait un jerrycan de chicorée pour fêter ça ; papa a souri et m'a fait la bise – waouh –, tandis que Lola a réalisé une figure rotative compliquée avec son fauteuil en tapant des mains. Bref, c'était une bonne nouvelle, et surtout, ça légitimait le geste de Scott à l'égard de Lola : mes parents pouvaient désormais accepter cette aide sans rougir. Le docteur Granger a prévu d'emmenner prochainement ma sœur quelques jours dans sa clinique à Neuilly, afin de faire un bilan de santé complet ; j'ai rassuré mes parents en leur promettant de lui rendre visite tous les soirs lors de ce séjour – Neuilly n'est qu'à quelques encablures de Paris. Je n'ai pas parlé de mes projets de démission, j'ai pensé que ça faisait beaucoup d'un coup.

Me voilà aujourd'hui de retour dans les locaux de *HomeStyle*, après presque deux semaines d'absence, déterminé à annoncer ma décision, mais triste aussi de devoir quitter cet environnement que j'aime tant.

*Ce n'est pas grave, Julot : tu vas trouver un boulot ailleurs... Mais quoi ? Tu ne vas quand même pas proposer tes services à la concurrence !*

Mélanie m'accueille à l'entrée de la rédaction avec un grand sourire :

– Ah, Jules, tu es de retour ! Bienvenue, tu nous as manqué !

– Merci Mélanie...

*Traduction : « Ah, Jules, tu es de retour de tes vacances aux États-Unis avec le patron ! J'espère que tu en as bien profité, espèce de privilégié ! »*

Je traverse les bureaux, saluant les uns et les autres, mais j'ai l'impression que tout le monde me regarde bizarrement et qu'on chuchote sur mon passage : réalité ou paranoïa ? Sans aucun doute, tout le monde est au courant de mon escapade américaine : le dernier journaliste embauché qui « disparaît » exactement aux mêmes dates que le patron, ça a dû jaser. D'autant qu'Olivier s'est également absenté au même moment, tout ça a dû paraître bizarre à l'ensemble des employés. Ils ne poseront pas

de questions (Scott est trop redouté et respecté), mais les ragots doivent aller bon train.

Cette ambiance étrange me renforce dans mes convictions et dans ma décision de démissionner. Avant même d'aller saluer Églantine et de devoir me justifier péniblement, je décide de monter directement au bureau de Scott ; je n'ai plus besoin d'être invité, mon statut de futur mari me donne le droit de m'y rendre quand je veux. Alors que j'arrive devant sa porte, Églantine en sort justement. Elle semble ravie de me voir et me fait deux énormes bises humides sur les joues, geste qui menace de faire s'écrouler son fragile chignon, soutenu aujourd'hui par un stylo et un câble USB. Elle a l'air émue et me dit :

– Félicitations, Jules, Scott m'a tout dit. J'ai eu beaucoup de flair en vous engageant. Vous êtes un type bien et vous nous l'avez beaucoup changé : je ne l'ai jamais vu aussi détendu.

– Merci, Églantine. Nous avons passé un super séjour. Je ne vous ai pas remerciée pour votre aide concernant les congés...

– Mais de rien, c'est normal, mon garçon. Ophélie m'a demandé ce service, ça m'a semblé naturel de vous aider et de vous couvrir.

– À ce sujet, tout le monde ici est au courant, non ?

Elle semble embarrassée et me répond en hésitant :

– Eh bien, je n'ai absolument rien dit, mais les rumeurs vont bon train... Les gens parlent et recourent les informations...

– C'est bien ce que je pensais. J'ai pris une décision, Églantine, mais je dois en parler à Scott avant.

– Ne décidez de rien sans avoir bien réfléchi, mon garçon. Parlez avec Scott, je pense que vous avez effectivement des choses à vous dire...

Et elle s'éloigne vers l'ascenseur en me faisant un clin d'œil. Je n'avais pas remarqué qu'elle avait associé son tailleur Chanel couleur parme à des escarpins jaune poussin. Ça pique les yeux. Je lui renvoie un sourire et pénètre dans le bureau de Scott. Il m'accueille avec une joie évidente :

– Jules, te voilà, baby !

– Bonjour monsieur Anderson, dis-je, faussement cérémonieux.

– Tu viens m'embrasser ?

Je me jette littéralement sur lui et l'embrasse fougueusement. Deux jours sans Scott, ça m'a semblé une éternité après ce fabuleux séjour où nous ne nous sommes quasiment pas quittés. Je suis heureux de le voir, mais j'ai un sujet difficile à aborder, alors je reprends mon sérieux.

– Une tasse de café, Jules ?

– Oui, merci. Tu as passé un bon week-end ?

– Super ! J'adore Amsterdam, cette ville dégage quelque chose d'unique. Je pense que j'ai trouvé des locaux géniaux, sur le Prinsengracht, l'un des plus grands canaux. C'est un peu cher, mais je crois que ça vaudra le coup. Et puis il y a un studio attenant aux bureaux, très pratique pour un petit séjour sur place, ajoute-t-il en me faisant un clin d'œil.

– J'ai hâte d'y aller avec toi !

– J'y retourne dans deux semaines. Je vais demander à Mélanie de te réserver des billets de train, tu

m'accompagneras en tant que consultant, j'ai besoin de ton avis sur plusieurs points...

– À ce propos, Scott...

– Je n'aime pas quand tu prends ce ton-là.

Je touille mon café et marque une pause. Je dois choisir les bons mots, c'est un sujet sensible.

– Écoute, j'ai beaucoup réfléchi et j'en suis arrivé à la conclusion que je ne peux pas rester chez *HomeStyle*. La situation est compliquée, et je me vois mal travailler ici alors que je suis officiellement le mari du patron. Ça me met dans une position délicate par rapport aux autres salariés. Je ne veux pas passer pour...

– La Montespan ?

– Tu lis dans mes pensées ?

– Non, mais j'ai lu l'Histoire de France. Je suis tout à fait d'accord avec toi, Jules. Ce serait inconfortable pour l'un comme pour l'autre. J'y ai beaucoup réfléchi aussi depuis mon retour ici vendredi. Au départ, je me suis dit que ce serait formidable de t'avoir près de moi tous les jours, mais en fait, ça risque de nous desservir tous les deux. Moi, en termes d'autorité, et toi, en termes de crédibilité.

– C'est bien ce que je te disais : tu lis dans mes pensées.

Je crois que je n'arriverai jamais à prendre Scott au dépourvu : il pense à tout, organise tout.

– Bon, je suis le boss, non ? C'est mon boulot, de tout prévoir... C'est pourquoi j'ai une proposition à te faire. Une proposition de patron à employé. Ce n'est pas ton futur mari qui te parle, c'est monsieur Anderson, le PDG d'Anderson Publishing, OK ?

– Je suis tout ouïe.

– Alors voilà. Ça fait un moment déjà que je veux créer un petit frère de *HomeStyle*. Un nouveau magazine, davantage axé sur l'art de vivre, la culture, la mode... une sorte d'agenda culturel chic. Je voudrais le baptiser *TrendStyle*.

– Je te vois venir...

– Mais je manque de temps pour concrétiser ce projet, continue-t-il. J'avais pensé le confier à Olivier, mais il tient à sa place d'adjoint ici : cette rédaction, c'est toute sa vie. Du coup, je me suis dit que tu serais le candidat idéal.

– Heu... c'est une super idée, mais...

– Ne t'en fais pas, il ne s'agit pas d'un jouet pour t'occuper, mais d'un vrai projet, un vrai défi. Pour commencer, je te donnerai une équipe réduite et des petits locaux. En l'occurrence, les anciens bureaux de *HomeStyle*, rue d'Aboukir : quatre pièces, 60 mètres carrés. Il y a encore notre ancien équipement, tout est resté en l'état depuis six mois, j'y avais installé la rédaction de *Pêche et Charme*, mais le magazine n'a pas marché...

– Ça ne m'étonne pas... Des jeunes filles en tenue légère posant avec des brochets et des silures...

– Bon, OK, même moi, je peux me planter, me dit-il en gloussant. J'avoue que c'était une mauvaise idée. Mais du coup, les bureaux sont libres, je voudrais que tu t'y installes et que tu composes ton équipe. Tu as trois mois pour préparer le premier numéro de *TrendStyle*, j'aimerais qu'il sorte en janvier.

– Scott, je ne sais pas quoi dire... C'est le rêve de ma vie, ce que tu me proposes là. Mais...

– Mais quoi, baby ? C'est un projet qui me tient à cœur, je cherchais quelqu'un pour le mener à bien, tu as toutes les qualités pour ça, autant que ce soit toi, non ? Tu ne seras favorisé en rien, je te

l'assure. De toi dépendra la réussite ou... l'échec du magazine. C'est un vrai challenge que je te propose là, tu vas devoir mériter ta place.

Tout va très vite dans ma tête : Scott m'offre sur un plateau une opportunité de rêve et la possibilité de montrer mes capacités. Il sait que si je réussis, je n'aurai plus rien à prouver et ma légitimité sera assurée au sein d'Anderson Publishing. C'est très malin de sa part. Et une belle preuve d'amour. Je me lève et l'embrasse avec passion.

- C'est d'accord, boss. Je relève le défi. Je scelle notre contrat par ce baiser.
- Je savais que tu dirais oui.
- C'est un peu énervant ta façon d'avoir toujours le dernier mot.
- Ça fait partie de mon charme, non ?
- Si je dis non, tu me vires ?
- Je ne peux pas virer mon futur mari...
- Pour le moment, je ne suis qu'un employé parmi d'autres...
- À ce sujet, et si on fixait la date du mariage ?
- Mmm. Attends, en langage Scott Anderson, cette phrase veut dire : « Et si tu validais la date que j'ai choisie pour nous en optimisant toutes les données objectives que j'avais à ma disposition ? »
- Zut, je vois que tu commences à me connaître...
- Bon, quand ?
- Le 16 novembre.
- Mais c'est dans un mois et demi ! On ne pourra jamais tout organiser en si peu de temps !
- Tu te rappelles le « pack milliardaire » ?
- Oui...
- C'est compris dedans. Le délai est parfaitement raisonnable.

Et il m'embrasse de nouveau. Je suis vaincu. Je suis amoureux.

\*\*\*

Une heure plus tard, tout le personnel du journal est convoqué dans la salle Rantanplan. Je ne m'y ferai jamais, je pense. Les conversations vont bon train, tout le monde s'interroge sur cette soudaine réunion. Certains sont même inquiets et pensent qu'on va leur annoncer de mauvaises nouvelles : la presse écrite connaît des moments difficiles et, malgré le succès de *HomeStyle*, l'échec commercial de *Pêche et Charme* a fait le tour des bureaux et fait craindre à tous des retombées sur notre rédaction. Je ne peux m'empêcher de sourire en entendant tous les commentaires. Scott se racle la gorge et obtient un silence monacal : je suis toujours impressionné par la façon dont il mène ses troupes, il n'a pas dû toujours être facile à vivre dans le passé. Églantine m'a confirmé que j'agissais sur lui comme une sorte de baume apaisant. Scott se lance, la voix claire et ferme :

- Bonjour à tous. Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous annoncer deux nouvelles.

Il marque une pause, dosant savamment ses effets. Les regards interrogateurs ou inquiets se multiplient. Il reprend :

- La première, c'est que je vais me marier.

Murmures dans la salle, stupéfaction. Tous les regards sont rivés sur Scott, pendus à ses lèvres.

– Et vous connaissez tous mon futur époux, il travaille parmi vous. Jules, tu veux bien venir près de moi ?

Nouvelle vague de murmures, et l'assemblée s'ouvre autour de moi, dégagant un passage jusqu'au chef. Je me sens comme Moïse fendant les eaux, j'ai l'impression de voler jusqu'à lui. Tout cela me semble un peu irréel. Scott me prend la main, me regarde les yeux brillants et reprend sa harangue, comme regonflé par ma présence :

– Oui, votre patron est amoureux et il va se marier. Considérez ça comme une bonne nouvelle, il paraît que je me suis... adouci depuis que je connais Jules.

Une vague de sourires et de gloussements traverse les membres de l'assemblée. Ouf, c'est gagné. Scott continue :

– Par ailleurs, notez la date du samedi 16 novembre prochain, c'est le jour du mariage et vous êtes tous cordialement invités.

Là, c'est moi qui souris : tous les employés sortent leur agenda ou leur smartphone de leur poche pour noter, dans un même mouvement, la date dans leur calendrier, comme si c'était un rendez-vous professionnel à ne pas manquer. Olivier, que je n'avais pas encore vu, interpelle Scott depuis le fond de la salle, d'un air espiègle :

– Et la deuxième nouvelle, chef ?

– Ah, je vois qu'il y a des impatients, répond-il sur le même ton.

Nouveaux gloussements. Scott lève la main et tout le monde se tait de nouveau. Il enchaîne :

– La deuxième nouvelle, c'est que Jules Leroy quitte la rédaction de *HomeStyle*. Il sera désormais rédacteur en chef de *TrendStyle*, une prochaine publication du groupe Anderson Publishing, destinée à combler le vide laissé par... *Pêche et Charme*.

À l'évocation de l'improbable magazine mort-né, des rires se font entendre de nouveau. Scott termine son discours :

– Jules installera sa rédaction dans les locaux laissés vacants, rue d'Aboukir. Il est libre de proposer à certains d'entre vous de le rejoindre ; vous pouvez également postuler pour intégrer son équipe. La ligne éditoriale et les conditions générales vous seront envoyées dès cet après-midi par Églantine.

Tous les regards se tournent alors vers la DRH. Elle prend la parole, tout sourire :

– Et vous êtes tous invités à déguster un verre de champagne pour fêter l'événement, il est servi dans la salle Milou.

Mélanie, son casque oreillette autour de la tête, commence alors à applaudir, timidement, folle de

joie à l'idée de ce mariage à venir et du romantisme de la situation. Elle est bientôt suivie par toute la salle, qui nous applaudit, Scott et moi, avec chaleur. Je suis ému par cet accueil et cette reconnaissance, c'est un moment de grâce. C'est pour moi encore le début de quelque chose. Cette année aura été la plus incroyable de mon existence.

Quelques minutes plus tard, alors que le drink organisé par Scott bat son plein, Olivier vient m'informer que nous allons manquer de champagne. J'en touche un mot à Scott, qui me demande d'aller chercher les trois bouteilles qu'il garde dans le petit frigo de son bureau. Je me dirige vers l'ascenseur, déjà un peu enivré par les deux coupes que je viens de descendre en trinquant avec mes collègues. En passant devant le bureau d'Églantine, j'entends le bruit d'une conversation. Je m'approche et me rends compte que c'est elle qui parle, en anglais, à quelqu'un visiblement au téléphone. Je tends l'oreille et parviens à traduire ce qu'elle dit :

– Oui, c'est officiel. Il a même fixé la date... Oui, déjà... Le 16 novembre prochain. Jules devrait prendre la tête d'un nouveau magazine... Attendez, j'entends du bruit.

À ces mots, je m'enfuis et cours vers l'ascenseur, le plus discrètement possible. J'entends les pas d'Églantine dans le couloir, mais je ne pense pas qu'elle m'ait vu, heureusement. Je me dirige vers le bureau de Scott, soucieux : à qui Églantine parlait-elle, ainsi, en cachette ? Moi qui pensais que c'en était fini des mystères et des espions, je suis inquiet : quelque chose nous aurait encore échappé, à Scott et à moi ? Je lui en parle ? Ou j'attends d'en savoir davantage ?

*Sois prudent, Julot, essaie de savoir de quoi il retourne avant de lancer l'alerte. Scott a confiance en Églantine, tu dois être sûr de toi.*

Je reviens enfin dans la salle Milou, avec les bouteilles, le front plissé, soucieux. Églantine est de retour parmi les salariés et rit avec un petit groupe, comme si elle n'était jamais partie. Ai-je rêvé ? Non, c'était bien sa voix, et elle chuchotait, comme si elle avait peur d'être surprise. Je ne vois qu'une solution pour le moment : en parler à Mathilde, elle seule saura me conseiller. Je rejoins Scott en souriant, les bouteilles à la main. Pas question de lui gâcher ce moment !

## 4. Opération Perruche

Nous sommes réunis tous les trois dans le salon de notre appartement ce lundi soir, c'est l'heure de l'apéro : Thomas est assis, une bière à la main, dans le fauteuil club en cuir élimé, Mathilde est lovée dans le canapé, ses pieds ramenés sous elle, un verre de vin rouge posé sur la table basse, et moi, je fais les cent pas dans le séjour, nerveusement, après avoir vidé mon verre de vin quasi d'une traite. Je suis content que ma meilleure amie ait décidé de rester à Paris jusqu'à demain : elle n'a pas cours avant mercredi, et maintenant que sa relation avec Thomas est officielle, elle n'a plus à se cacher. Ça m'a permis aussi de justifier auprès de Scott ma présence ici ce soir : je lui ai dit que Mathilde et Thomas m'invitaient à dîner pour m'annoncer quelque chose. Il ne sait pas encore que ces deux oiseaux forment de nouveau un couple.

J'ai raconté à mes deux amis la scène à laquelle j'ai assisté ce matin : Églantine décrivant nos faits et gestes à un mystérieux interlocuteur. J'ai du mal à imaginer la DRH de *HomeStyle* en Mata Hari : quelle espionne sensée porterait un tailleur parme et des escarpins jaunes ? Mathilde et Thomas échafaudent des théories et se demandent, comme moi, qui peut encore vouloir espionner les faits et gestes de Scott, et par conséquent les miens, puisque nous sommes liés l'un à l'autre... John, le frère au club de golf sauvage ? Un associé de Scott ? Je me suis rendu compte au cours de notre voyage que mon futur mari possédait pas mal d'affaires et qu'Anderson Publishing ne représente qu'une partie de ses activités. Je sais aujourd'hui qu'il a des parts dans une chaîne hôtelière et dans plusieurs sociétés d'investissement américaines. Il est aussi sponsor de différents festivals et possède même un site web de rencontre entre personnes âgées, Goldenage.com.

*Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se diversifie...*

Se serait-il fait des ennemis dans ce milieu d'affaires où tout le monde se concurrence et se surveille constamment ? À chaque fois que Scott bouge le petit doigt, des millions d'euros ou de dollars sont brassés, donc je pourrais comprendre qu'il soit « surveillé ». Mais que vient faire Églantine là-dedans ? Penser à tout cela me déprime un peu : je suis heureux d'épouser Scott, mais si cela implique d'être constamment sur mes gardes, je ne suis pas sûr d'apprécier beaucoup les conséquences du « pack milliardaire ». D'un coup, Mathilde rompt le silence, secoue la tête et s'exclame :

- Jules, je ne vois qu'une solution. La clé, c'est Églantine, n'est-ce pas ? Alors c'est par là qu'il faut débiter notre investigation.
- Comment ça, notre investigation ?
- Il faut combattre le feu par le feu : Églantine vous espionne, alors tu vas l'espionner toi aussi !
- Je ne comprends pas... Tu veux que je me poste devant chez elle avec un imper beige, des lunettes de soleil et un appareil photo ?
- Mais non, idiot. Tu vas fouiller son bureau.
- Tu es cinglée ?
- Écoute, elle ne se gêne pas pour fouiller dans ta vie, alors n'aie pas de scrupules. Je vais t'aider si tu veux. Si elle t'espionne, elle a forcément des documents ou des preuves planqués dans son PC ou

dans ses affaires. On va profiter d'un moment où il n'y a personne chez *HomeStyle* et chercher ces preuves. Comme ça, tu pourras aller voir Scott avec quelque chose de tangible.

– Je suis d'accord avec elle, renchérit Thomas, silencieux jusque-là. C'est le seul moyen d'être fixé avec certitude.

– Hé, on se calme, Fantômette ! Il est hors de question que je pénètre dans les bureaux par effraction, je vais m'attirer des ennuis.

– Qui te parle d'effraction ? continue Mathilde, déterminée. Tu vas rester travailler un soir plus tard que tout le monde, prétextant un dossier urgent à boucler, et tu vas négligemment laisser traîner tes yeux et tes oreilles dans le bureau d'Églantine, où tu vas entrer par inadvertance.

– Par inadvertance ? Ce vin rouge te tape sur le ciboulot ! C'est carrément illégal...

– Et ce que fait Églantine est immoral...

– Et si j'en parlais à Olivier ? réponds-je, soucieux.

– Non, moins tu mets de personnes dans la confiance, plus tu as de chances de piéger Églantine, continue-t-elle. Et puis, si ça se trouve, Olivier est de connivence avec elle !

– Mais non, j'ai passé deux jours avec lui à San Francisco, on s'entend super bien...

– Gottverdomma, Jules, tu parles du mec qui t'a envoyé au fin fond de la banlieue réaliser une interview fantôme avec Philippe Stark... ?

– C'est du passé, Mathilde. On est amis, maintenant. Pas la peine de jurer en flamand.

– J'ai une idée ! s'écrie Thomas.

*Aïe. Quand Thomas a une idée, ça présage le pire.*

– Nous allons interroger les cartes ! dit-il d'un air pénétré.

– Tu es sérieux ? J'ai l'air d'être une des clientes affamées de ton site web ?

– Non, mais tu m'as l'air tout aussi perdu. Laisse-moi faire.

Thomas court chercher son tarot de Marseille. Il le sort de son étui avec précaution, en extrait les arcanes majeurs déjà écornés par une utilisation intensive, et entame avec concentration une manœuvre compliquée de battage et de triage des cartes, tout en murmurant des mots que lui seul comprend. Un silence religieux entoure ses mouvements, Mathilde et moi n'osons ni bouger ni parler, je suis même un peu impressionné, à vrai dire. Après quelques minutes, Thomas semble comme s'éveiller d'un demi-sommeil et abat quatre cartes sur la table, puis reprend la parole :

– Les arcanes sont formels : la Papesse, le Monde, Le Mat et la Justice. Églantine te cache quelque chose, et tu vas devoir découvrir par toi-même ce qu'il en est. C'est le seul moyen pour toi de retrouver le chemin de la paix et de rééquilibrer les forces en présence.

– Tu arrêtes de parler comme le père Fouras, s'il te plaît ? réponds-je en maugréant.

– Un jour, tu comprendras que ton colocataire chéri n'était pas qu'un simple geek de province...

Mathilde nous interrompt :

– Bon, Laurel et Hardy, on arrête de se chamailler. Jules, c'est décidé, on lance l'opération Perruche.

– L'opération Perruche ?

– Oui, tu m'as dit toi-même qu'Églantine portait toujours des tenues aux couleurs improbables. Perruche sera son nom de code.

– Je ne sais pas lequel de vous deux est le plus allumé, dis-je, vaincu.

\*\*\*

L'opération Perruche est lancée. J'ai cédé à la proposition farfelue de mes amis, parce que je dois bien avouer que j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir quant à cette histoire inquiétante de surveillance. Et aussi parce que Mathilde m'a promis un soutien logistique. Le soutien en question consiste en une oreillette Bluetooth, assez vilaine, que je suis censé porter lors de ma fouille du bureau d'Églantine, programmée pour ce soir, avec Mathilde en chef espion pour me guider et surveiller l'entrée de l'immeuble.

J'ai passé la soirée avec Scott hier et dormi chez lui, heureux de retrouver Tom et Jerry, qui ont manifesté joyeusement leur plaisir de me revoir. Je suis content que les chiens de Scott m'apprécient, puisque je vais vivre avec eux dans quelques semaines. Thomas et moi avons posé le préavis de l'appartement et continuons à l'habiter ensemble, même si je risque d'y passer peu de nuits les prochains jours. Scott m'a proposé d'apporter mes affaires en douceur, plutôt que de débarquer en force au lendemain du mariage. À chacune de mes visites chez lui, je déposerai un peu de moi : un livre, des produits de toilette, ma lampe de bureau favorite... Je vais mettre un peu de Jules dans son intérieur léché où chaque chose est à sa place. Lui comme moi allons expérimenter pour la première fois la vie à deux, et ça s'annonce bien.

Je lui ai donc dit que j'allais rester un peu tard ce soir à la rédaction, pour bosser sur le projet *TrendStyle*, prétextant que j'avais besoin d'un calme absolu et des outils du bureau à ma disposition. Scott est un bourreau de travail, et quitter le bureau après 20 heures n'a pour lui rien d'exceptionnel. Il m'a donc confié les codes de l'alarme et il est rentré chez lui, comme d'ailleurs tous les employés de *HomeStyle* à cette heure-ci. Il est 20 h 15, et je suis absolument seul dans les locaux.

Je sors l'oreillette du tiroir de mon bureau et la fixe, puis je la connecte à mon téléphone. Je me regarde dans le reflet de la fenêtre, et c'est exactement ce que je redoutais : j'ai l'air d'un VRP de seconde zone. Je compose le numéro de Mathilde, qui répond dès la deuxième sonnerie :

- Allô. Ici code Alpha pour opération Perruche, tu m'entends, code Bêta ?
- Heu, on est obligés, les noms de code ?
- Bien sûr ! Notre conversation pourrait être interceptée.
- Bon, OK. Je ne suis pas sûr d'apprécier « code Bêta », ce n'est pas très flatteur...
- Bon, arrête de discuter les ordres. Rends-toi dans la cage de la perruche...
- Pff.

Je maugrée, mais je m'exécute. Pourquoi je ne dis jamais non à Mathilde... ? Je me rends vers le bureau d'Églantine et j'ouvre la porte vitrée, qu'elle ne ferme jamais à clé.

*Imprudent, quand on est à un poste aussi important.*

Je regarde autour de moi, je ne sais pas par où commencer. Je m'adresse à Mathilde :

- Alpha, je suis dans la cage. Par où je commence ?
- Les tiroirs de son bureau, Bêta.

– OK, je regarde.

J'ouvre un à un les tiroirs et ne trouve rien d'autre que des dossiers, des fiches de paie, des magazines et du matériel de bureau. Et un peu de maquillage, aussi : rouge à lèvres, fard à paupières, parfum... Bref, rien qui puisse m'aider. Mon oreillette grésille :

– Bêta ? Des résultats ?

– Non, Alpha, rien dans les tiroirs.

– Bon, on s'attaque au PC.

– Je n'aime pas ça...

– Au point où tu en es, tu ne vas pas me faire le coup des scrupules. Allume-le.

– OK... Voilà, c'est fait. Merde.

– Quoi ?

– Il faut un mot de passe, évidemment.

– Réfléchissons... Quel mot de passe pourrait-elle utiliser ?

– Heu... on a l'intégralité du dictionnaire comme possibilités.

– Réfléchis ! Elle a un mec ?

– Non, pas que je sache.

– Un chien ?

– Oui !

– Comment s'appelle-t-il ?

– Heu... attends... Duchesse ! C'est une femelle carlin.

– OK, essaie « Duchesse ».

– N'importe quoi, c'est trop facile...

– Essaie, Bêta !

– OK.

Je m'exécute et frappe les huit lettres du mot sur le clavier, puis j'appuie sur Entrée.

*Bingo ! Ça marche !*

– Allô ? Alpha ? Tu avais raison...

– Un notaire a toujours raison, tu devrais le savoir... Bon, maintenant cherche un dossier louche sur le Bureau, dans les Documents, fouille partout...

J'entreprends un balayage méthodique de tous les dossiers, sans succès. Tout, ici, a l'air relié au travail et à *HomeStyle*. Pas même une photo de ses vacances ou de sa chienne. Je commence à douter, quand soudain j'ai une illumination. J'ouvre l'icône correspondant à la Corbeille, et là, parmi une série de dossiers sans intérêt, j'en découvre un dont le nom est une simple lettre : S.

*S comme Scott ?*

J'ouvre le dossier en question, et là, mon cœur s'emballa : des copies de contrats, des e-mails archivés, tous adressés à Scott ou émis par lui, des copies de billets de train ou d'avion, et... un sous-dossier Photos. Je l'ouvre, tremblant, et là je suis partagé entre stupeur et indignation : les photos, volées, mettent en scène Scott et moi, seuls ou ensemble dans les environs de l'immeuble. Je suis

estomaqué, même si je m'attendais à quelque chose de ce genre. Mes doutes sont plus que confirmés, et ce n'est pas spécialement une bonne nouvelle. Mon silence doit inquiéter Mathilde, qui se manifeste bruyamment, me vrillant le tympan :

– Bêta ? Tu es là ? Allô ?

– Oui, ne crie pas comme ça ! J'ai trouvé ce que je cherchais, et ça me rend malade...

– Merde. Une partie de moi espérait qu'on se soit trompés...

– Mais j'avais malheureusement raison. Les preuves sont plus qu'accablantes : Églantine collectionne documents et photos à notre sujet. Vu d'ici, ça ressemble à un dossier de la CIA.

– Gottverdomma ! Tu as la clé USB ? Fais vite une sauvegarde et tire-toi de là, quelqu'un vient d'entrer dans l'immeuble.

– Quoi ?

– Ne panique pas, je crois que c'est un agent d'entretien. Il porte une salopette bleue, je ne pense pas que ce soit un journaliste.

– Merde, je dois me tirer d'ici avant qu'il arrive, je n'ai rien à faire dans ce bureau !

J'extirpe la clé USB de ma poche et je copie les fichiers les plus probants, dont quelques photos. J'entends du bruit dans l'entrée. Fébrile, je retire la clé précipitamment de son port et remets l'ordinateur en mode veille. Je sors du bureau d'Églantine, en transpirant à grosses gouttes, et retourne à mon bureau en courant, tout en serrant la clé USB dans ma main. Je rassemble mes affaires et me dirige vers le hall d'entrée en essayant d'avoir l'air le plus naturel possible. Je salue l'homme qui vient effectivement nettoyer les bureaux, en affichant un sourire crispé. Dieu merci, il ne voit pas que ma chemise est trempée sous ma veste et que mon cœur bat la chamade. Lorsque je ressorts à l'air libre devant l'immeuble, je retrouve Mathilde qui m'attend sur le trottoir, anxieuse. Je respire un bon coup, sonné par la situation et l'ampleur de ma découverte. Mon amie s'approche de moi et me prend les mains. Elle me regarde d'un air triste :

– Bon, tu vas faire quoi ?

– Scott m'attend chez lui pour dîner, je vais y aller maintenant. J'ai la clé avec moi, je vais tout lui expliquer.

– Tu vas lui dire que tu as fouillé dans les affaires de sa DRH ? Il risque de ne pas apprécier...

– Oui, mais il va encore moins apprécier ce que je vais lui montrer. Je crois qu'il va vite oublier mon indiscretion.

– Bon, OK, vas-y. Bonne chance, mon lapin.

– Ouais, la soirée ne s'annonce pas très amusante. Je t'appelle demain.

Nous nous séparons et je m'engouffre dans la bouche de métro. Ma main tient fermement la clé qui se trouve dans ma poche.

*Églantine Formey de Saint-Louvois, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*

\*\*\*

L'heure est grave. Je suis avec Scott, dans son bureau ce mercredi matin. Nous avons tous les deux très mal dormi, accablés par ma découverte d'hier soir. Ce qui devait être un agréable dîner en amoureux est devenu une soirée sinistre marquée par la colère et l'incompréhension. Scott a d'abord

été fâché d'apprendre mon intrusion dans le bureau d'Églantine, puis a changé de sujet de mécontentement en découvrant le contenu de la clé USB. Certains des documents datant de plusieurs années déjà, il a pu mesurer l'ampleur de la chose : cela fait manifestement longtemps qu'Églantine fournit des rapports précis sur les activités de Scott.

Ma découverte n'a pu cependant nous permettre de répondre à la question principale, en suspens, comme une épée de Damoclès, menaçante et angoissante : qui est le destinataire de ces rapports et de ces photos ? La décision de Scott a été vite prise : convoquer Églantine ce matin, la prendre par surprise et exiger des explications. Cette histoire a fait momentanément disparaître le Scott amoureux et détendu de ces dernières semaines : j'ai retrouvé l'homme d'affaires dur et intransigent, celui qui ne supporte pas la trahison et les mensonges, et attend de ses équipes une loyauté indéfectible. De mon côté, je suis partagé entre mon affection pour Églantine, mon désir de découvrir la vérité, et la peur de la réaction de l'intéressée en apprenant mon indiscretion.

Il est 8 h 30 ce matin, Scott et moi attendons en silence l'arrivée de la DRH. Alors que je m'apprête à me servir une troisième tasse de café pour pallier mon manque de sommeil, le téléphone du bureau de Scott sonne. C'est Mélanie qui nous informe de l'arrivée d'Églantine à la rédaction. Mon cœur commence à s'emballer : je déteste les situations de tension, et ce genre de confrontation me met mal à l'aise. Mais nous n'avons pas d'autre option. Mélanie a pour consigne de faire monter Églantine ici dès son arrivée, elle ne devrait donc pas tarder. Elle débarque effectivement quelques minutes plus tard, joviale, rayonnante dans son ensemble jaune poussin. Pour une fois, elle a joué la carte de l'assortiment, puisque ses escarpins sont... orange. Son chignon est plus soigné que d'habitude et devrait tenir le choc de la confrontation :

- Scott, Jules ! Comment allez-vous ? Mélanie m'a dit que vous deviez me voir en urgence ?
- Oui, Églantine. Assieds-toi.

Le ton de Scott est sec, péremptoire. J'appréhende ce moment, et Églantine sent que quelque chose cloche. Son chignon semble s'affaisser, comme si elle comprenait la raison de sa présence. Scott tourne l'écran de son ordinateur vers elle, affichant l'un des documents que j'ai dérobés. Elle devient blême en le reconnaissant. Scott fait ensuite défiler d'autres documents, puis des photos, devant une Églantine en pleine déconfiture. Il reprend ensuite la parole :

- J'attends une explication. Ces fichiers proviennent de ton PC.
- Mais comment avez-vous... ?
- La question n'est pas de savoir comment, mais pourquoi. Que font ces documents et ces photos dans ton ordinateur ?

Je perçois une colère sourde dans ces dernières paroles. Scott est au bord de l'explosion, mais tente de garder son calme, eu égard à la confiance qu'il accordait à l'accusée. Je tente, quant à moi, de me faire discret. Églantine garde les yeux baissés, toute sa belle humeur a disparu, même son ensemble a l'air... moins jaune. Elle prend une grande inspiration, puis relève la tête et affronte le regard de Scott.

- Scott, Jules, je ne sais pas comment vous vous êtes procuré cela. Le pire, c'est que j'étais censée avoir tout détruit depuis une semaine déjà, mais que j'ai été négligente. Maintenant, ça complique tout.

– Ça complique quoi ? demande Scott, impatient.

– J’aurais dû écouter ton père et venir te parler de tout ça dès ton retour. Mais je ne savais pas comment aborder un sujet pareil, j’avais peur de ta réaction.

– Mon père ?

Nous nous regardons, sans comprendre. Que vient encore faire Douglas dans cette histoire ? Nous attendons la suite, troublés. Églantine expire à nouveau et entame son récit :

– Scott, sache que mon amitié et ma loyauté envers toi ne sont pas feintes : je t’apprécie énormément, et tu es plus qu’un patron pour moi. Ces années passées auprès de toi m’ont permis de découvrir l’homme sensible et attentionné qui se cache derrière la façade de l’homme d’affaires austère...

– Mais... ? poursuit Scott.

– Mais il faut que tu saches une chose : c’est ton père qui m’a placée ici, chez *HomeStyle*. Il a manœuvré avec le cabinet de recrutement qui m’a envoyée vers toi pour que je te sois présentée comme une candidate idéale.

– Tu travailles pour mon père ?? Mais tu es quoi au juste, une sorte d’agent double ??? C’est délirant, on nage en plein James Bond !

– Ne te fâche pas, Scott. Ton père t’aime énormément, il t’a toujours aimé, malgré... vos différends. Ma tâche était simple : intégrer ton entreprise, remonter des informations sur toi et tes affaires, et... surveiller tes arrières.

– Surveiller mes arrières ?

– Tu ne t’es pas posé de questions lorsque, miraculeusement, un fonds de pension américain a mis sur la table les millions qui te manquaient pour racheter ton empire médiatique lorsque tu es arrivé en France ? Tu n’as pas trouvé étrange que tes actions hôtelières se vendent aussi bien dès leur première cotation en Bourse... ? C’est Douglas qui était derrière tout ça, Scott, il t’a aidé à monter ton business sans que tu t’en aperçoives. Tu étais trop fier pour accepter quoi que ce soit de lui, mais il voulait que tu réussisses et que tu te sentes bien. Lorsqu’il a constaté que tu t’en sortais tout seul et que tu devenais un redoutable homme d’affaires, il a cessé d’intervenir et s’est contenté de t’observer, comme un père veille sur son fils.

Scott est immobile, le regard perdu. Il absorbe les données nouvelles, relie les faits et les revoit sous un angle nouveau. Malgré tout son talent pour les affaires, il n’a jamais soupçonné Douglas d’être à la manœuvre derrière les grandes décisions de sa vie professionnelle. Églantine sent qu’elle peut continuer :

– Mon rôle se limitait à lui remonter des informations sur Anderson Publishing et tes activités. Les photos ont été prises par Robert, l’homme de main de ton père, que vous avez démasqué. Il avait pour mission d’observer ta vie de l’extérieur, sans jamais interférer dans le domaine privé. En quelque sorte, nous étions les yeux de ton père ici à Paris. Il a toujours été une sorte d’ange gardien pour toi, Scott, toutes ces années.

– Mais pourquoi y a-t-il des photos de moi ? dis-je, un peu vivement.

– Parce que tu es entré dans sa vie et que Douglas s’inquiétait de savoir Scott seul. Il avait peur que son fils sacrifie sa vie personnelle à trop travailler. Lorsqu’il a appris que vous vous fréquentiez, il a voulu savoir qui tu étais, Jules. C’est la curiosité d’un père qui veille sur ses enfants, rien de plus. Il n’a appris que ce que je savais moi, en tant que DRH de la boîte, il n’a pas fouillé dans ta vie, je te

l'assure. Je sais que les méthodes de Douglas peuvent paraître... étranges, mais c'est le seul moyen dont il disposait étant donné vos rapports conflictuels.

– Mais, poursuit Scott, toutes ces années, tu m'as menti alors, tu es devenue pour moi une amie, une confidente même, tout ça pour le compte de mon père, pour lui raconter tout ce que je te disais ?

– Non, Scott. Tout ce que tu m'as confié de personnel est resté entre nous. Je t'aime énormément, Scott. Au fil du temps, je me suis beaucoup attachée à toi et je suis réellement ton alliée.

– Et c'est Douglas que tu as appelé en cachette l'autre jour ?

– Oui. Après votre retour des États-Unis, il m'a demandé de cesser mes rapports, j'en ai été vraiment soulagée, tout ça commençait à devenir pesant. Mais il m'a demandé de le contacter en cas d'événement majeur. Et... heu... l'annonce de votre mariage était un événement majeur.

– Mais je comptais l'en informer moi-même, Églantine ! répond Scott.

– Je sais, Scott, mais je devais partager ma joie. Parce qu'il faut que tu saches encore quelque chose, en fait...

– Encore des surprises ? Je vais découvrir qu'Olivier est un agent du KGB ?

Ouf, un peu d'humour. La pilule est en train de passer. Églantine s'engouffre dans la brèche et fait tomber sa dernière carte :

– Non, Scott. Heu... bon... voilà. À force de correspondre et de nous côtoyer, car ton père et moi nous sommes vus régulièrement ces dernières années, et bien... nous avons construit une sorte d'amitié. Et cette amitié a évolué dernièrement...

Elle marque un temps d'hésitation, face à Scott et moi, éberlués par ce que nous commençons à comprendre.

– Je vais le dire franchement, Scott : ton père et moi sommes amoureux.

Silence dans la pièce. Églantine est rouge pivoine, et Scott digère la rafale d'informations qu'il vient de recevoir. Je tente une diversion, pour détendre l'atmosphère :

– Quelqu'un veut du café ?

## 5. *Love is in the Air*

Si on m'avait dit il y a quelques années que j'irais rendre un jour visite à mes parents au volant d'une Bentley, j'aurais ri au nez de mon interlocuteur. Pourtant, c'est bien moi, Jules Leroy, qui conduis cette merveille de luxe et de technologie sur l'autoroute Paris-Lille. Scott a enfin reçu sa nouvelle voiture, et j'avoue que l'habitacle racé mais étroit de la Maserati ne me manque pas. Cette voiture-ci n'est pas vraiment moins voyante (même si, il faut le reconnaître, le bleu nuit est moins tapageur que le jaune vif), mais plus agréable pour les longs trajets. Scott m'a laissé le volant et s'est endormi paisiblement sur le siège passager.

Je repense aux événements des dernières semaines, en essayant d'organiser dans mon esprit la course folle qu'est devenue ma vie depuis que j'ai mis les pieds chez *HomeStyle*.

*Tiens, ne serait-il pas temps de faire une liste récapitulative... ? OK, let's go !*

1 . Je me marie dans trois semaines avec Scott. Dingue.

2 . Douglas et Églantine ont officialisé leur relation et se fianceront le jour de notre mariage. Incroyable.

3 . Mathilde et Thomas ne se quittent plus et vont emménager ensemble. Inimaginable.

4 . Oscar et Olivier s'appellent tous les jours et Oscar envisage sérieusement de venir vivre à Paris. Amazing.

À énumérer ces faits, je suis en train de me demander si je nage en plein roman-photo et si tout cela est réel : autant d'histoires d'amour a priori compliquées, qui se mettent en place comme les pièces d'un puzzle, c'est presque trop beau. Mais l'évidence est là : *Love is in the Air*, comme chantait John Paul Young dans les années 1970 . Je fredonne la chanson, les mains sur le volant, heureux avec mon homme endormi près de moi, avalant les kilomètres.

La confrontation avec Églantine a permis de mettre à jour les dernières zones d'ombre qui entouraient la vie de Scott : finis les espions et les mensonges, le ciel s'est éclairci, et Scott et moi envisageons l'avenir avec joie et sérénité. Églantine a retrouvé la confiance de son boss, et, par la volonté du destin et de ce bidule capricieux qu'on appelle l'amour, va devenir... sa belle-mère ! Je crois qu'au final il est ravi de ce dénouement : il adore Églantine, dont le caractère doux et l'humeur joyeuse ne peuvent qu'adoucir et rendre heureux le trop sérieux Douglas. Seule ombre au tableau : le déménagement d'Églantine vers Boston, prévu pour le début de l'année prochaine. Elle va nous manquer...

Ce tourbillon d'événements me donne l'impression de vivre à cent à l'heure : j'ai à peine le temps de digérer une information ou une situation qu'elle est déjà balayée par la suivante. Ce qui occupe tout mon esprit, hormis le mariage à venir, ce sont la mise en place de l'équipe de *TrendStyle* et le

lancement du magazine : ligne éditoriale, charte graphique, recherche d'annonceurs, autant de tâches passionnantes mais ardues lorsqu'on démarre de zéro. Et, défi supplémentaire : c'est moi le chef. Je suis heureux et fier de cette responsabilité, même si je sais que Scott ne me fera pas spécialement de cadeau et sera très exigeant avec moi. Je dois construire ma crédibilité, et il sait que ça doit se faire sans lui. Cette responsabilité est vertigineuse, mais en même temps excitante. Dieu merci, je ne dois pas me soucier des préparatifs du mariage : Scott a engagé une agence spécialisée dans l'organisation de ce type de cérémonies, et notre rôle se borne à valider la couleur des nappes ou des tenues vestimentaires. D'après ce qui m'a déjà été montré, ça s'annonce somptueux.

J'ai enfin réussi à accepter totalement cette situation : Scott est riche, OK. Je ne pose plus de questions sur le coût de telle ou telle chose, je ne fais plus d'yeux ahuris en découvrant la note du restaurant, je ne suis plus gêné quand la femme de ménage arrive le matin : je le laisse gérer. Il a assez d'élégance pour toujours réussir à faire en sorte que je ne sois pas écrasé par la démesure de son train de vie. Je me sens de plus en plus à l'aise et j'ai envie de profiter de ce qui m'arrive.

Scott s'agite à côté de moi. Il se frotte les yeux et émerge de sa sieste. Il regarde les panneaux de signalisation de l'autoroute, hésite, puis me demande, la voix encore ensommeillée :

- On est où ? On est encore loin ?
- Plus que vingt kilomètres.
- Cool. Alors, cette Bentley ?
- Un bonheur... J'ai l'impression de conduire la Batmobile.
- Dis-moi, tu crois que tes parents vont accepter ma proposition ? J'ai peur de les mettre mal à l'aise...
- Écoute, dans la mesure où tu deviens officiellement leur beau-fils dans quelques semaines, je pense que ça devrait aller...
- Bon, j'espère que ça leur plaira. Et Lola ? Comment se porte-t-elle ?
- Super bien ! Le docteur Granger fait des miracles. Depuis son retour de la clinique, elle arrive à se tenir debout. Elle réagit très bien au traitement et, d'après lui, elle devrait bientôt avoir la force de marcher à nouveau.
- C'est fantastique !
- Oui... Je crois que tu vas avoir droit à un gros câlin de sa part en arrivant. Elle t'adore.
- Elle est adorable. Je pense qu'elle va devenir folle quand elle va découvrir ton cadeau...
- J'ai hâte de voir sa tête !

\*\*\*

Une vingtaine de minutes plus tard, nous nous garons devant la maison de mes parents. Rien n'a changé : les rideaux en vichy rouge aux fenêtres, la porte en bois blanc dont la peinture s'écaille. Je suis attaché à ce lieu car j'y ai grandi mais j'aimerais que mes parents voient enfin autre chose que ce morceau de terre du Nord et profitent un peu de leur existence. J'espère que papa ne va pas refuser la proposition de Scott juste par fierté.

L'accueil est chaleureux, comme toujours : maman fait quatre énormes bises bruyantes à Scott, Lola s'extrait de son fauteuil pour l'entourer de ses bras et lui faire un câlin, et papa lui-même se livre à une sorte d'accolade, maladroite mais chaleureuse, assortie d'une tape dans le dos. Ce que

Scott fait pour sa fille l'a beaucoup touché, et il a compris que son futur beau-fils était un homme rare. Même l'idée du mariage de deux garçons, qui l'aurait fait bondir il y a quelques mois encore, lui semble naturelle à présent. Je suis fier du parcours personnel qu'il a accompli : je sens aujourd'hui une vraie joie, chez lui comme chez maman, au sujet de cette union. Nous discutons longuement des préparatifs. Scott a fait envoyer un tailleur ici il y a quelques jours pour prendre les mesures des membres de ma famille, afin de confectionner des tenues spécialement pour l'événement : frac, cravate et haut-de-forme pour papa, robe longue et chapeau pour maman et Lola. Scott et moi voulions un mariage sophistiqué et élégant, façon début du siècle, et nos familles respectives seront habillées par le même tailleur, que Scott a envoyé à Boston pour s'occuper des Anderson. Maman et Lola se réjouissent de porter les modèles qui leur sont destinés, et même papa s'est trouvé beau en chapeau lors du pré-essayage. La conversation dérive ensuite sur le lieu du mariage ; je montre à tout le monde sur ma tablette tactile les photos de l'endroit choisi.

– Voilà, ça se passera au château de La Roche-Guyon, c'est à une soixantaine de kilomètres de Paris. Nous avons privatisé le domaine pour l'occasion, dis-je avec fierté.

– Wouah, c'est super beau ! s'exclame ma sœur, impressionnée par la bâtisse posée à flanc de falaise, entourée de jardins à la française.

– Mais, me dit maman, la cérémonie a lieu à Paris, non ? Comment va-t-on se rendre jusque-là ?

– Eh bien, poursuit Scott, tout est prévu : la cérémonie a lieu à 14 heures à la mairie du quatrième arrondissement. Ensuite, tous les invités se rendront vers les quais de Seine, à quelques minutes de marche. Et là, nous attendra une péniche, chargée d'acheminer tout le monde jusqu'à La Roche-Guyon ; le château se trouve en bord de Seine. La collation et le vin d'honneur seront servis à bord du bateau, et le dîner aura lieu ensuite au château, ainsi que la fête.

– Et tout le monde rentre ensuite en bateau ? demande ma mère, pragmatique.

– Non, nous avons prévu des navettes : à partir de 23 heures, des minibus repartiront vers la région parisienne pour raccompagner les invités chez eux. Ça évitera que quelqu'un ne reprenne la route en ayant trop bu.

– Ah, ça va vraiment être la fête, alors ! dit mon père de façon inattendue, un sourire jovial aux lèvres. Quelle organisation !

– Oui, c'est le super-pouvoir de Scott, dis-je avec une pointe d'ironie. Rien n'est laissé au hasard...

– C'est formidable, les enfants ! s'exclame maman. J'ai hâte d'y être. Et ça va nous faire du bien de sortir un peu du Nord. Je vais enfin avoir l'occasion de voir Paris..., finit-elle, les yeux rêveurs.

Je saisis l'opportunité ; je toussote légèrement, puis je me lance :

– À propos de voyages, Scott a quelque chose à vous dire...

Tous les regards se tournent vers lui à présent, curieux :

– Agnès, Nicolas, j'ai une proposition à vous faire. Très sérieuse, à laquelle j'ai réfléchi avec Jules. Voilà : j'ai une maison à Deauville, près de la mer, où je me rends peu, mais j'y suis très attaché. Ma mère adorait Deauville et aimait s'y rendre dès qu'elle le pouvait ; j'ai donc racheté il y a quelques années la villa où elle avait coutume de passer ses vacances. J'y vais chaque année au moment du festival et quelques week-ends en été.

Mes parents et ma sœur sont suspendus à ses lèvres. Scott marque une pause et reprend :

– Cette maison est gardée par un couple de gens charmants, qui s’en occupent à l’année : travaux d’entretien, gardiennage... Ils assurent une présence sur place pour dissuader les voleurs et gardent la propriété en état. Ils vivent dans une dépendance attenante à la villa. Mais ils partent à la retraite au printemps prochain. Alors... Jules et moi avons pensé que vous pourriez prendre leur place. Je dois leur trouver des remplaçants, quoi qu’il arrive. Donc, si ça vous dit, la maison est à vous, en contrepartie de menus travaux d’entretien. C’est un endroit très agréable.

Un silence étonné accueille la proposition de Scott. Je sais exactement ce que ressentent mes parents : rien ne pourrait leur faire plus plaisir que cette retraite dorée au bord de la mer ; mais toute leur vie, malgré leurs faibles revenus, ils se sont débrouillés pour subvenir à nos besoins sans jamais solliciter qui que ce soit. L’idée qu’on ait pitié d’eux leur a toujours été insupportable. Je viens à leur rescousse :

– Maman, papa, ce n’est pas une offre d’hébergement gratuit, c’est un vrai travail que Scott vous propose. Il doit engager de nouveaux gardiens, alors, autant que ce soit vous deux, non ? Ça arrangerait tout le monde.

– Eh bien, répond ma mère, hésitante, ça me semble être une bonne idée... Mais, et Lola ? Comment va-t-elle faire avec ses soins ?

– La Normandie n’est pas très éloignée de Neuilly. Et puis nous allons aménager une chambre pour elle à Paris, afin qu’elle loge chez nous lorsqu’elle devra se rendre à la clinique.

– Waouh, c’est trop top ! s’exclame ma sœur. Je vais avoir ma chambre à Paris ! Je pourrai emmener Rouky ? Je suis sûr qu’il va s’entendre avec Tom et Jerry !

Sa réaction nous fait sourire et scelle ainsi l’accord unanime de cette proposition inattendue. Scott s’adresse à ma sœur :

– Bien sûr, Lola. Je serais ravi d’accueillir Rouky chez nous.

En entendant son nom, l’intéressé se redresse et remue joyeusement la queue, avant de sauter sur les genoux de Scott. Celui-ci m’adresse un clin d’œil. C’est le moment de sortir mon cadeau. J’extrais une enveloppe de la poche de ma veste et la tends à ma sœur :

– Tiens, ma puce, on a pensé à toi aussi... Ça devrait te faire plaisir.

Lola prend l’enveloppe, curieuse, et l’ouvre fébrilement. Lorsqu’elle en découvre le contenu, elle ne peut contenir sa joie et fait des bonds dans son fauteuil :

– Je n’y crois pas ! C’est trop géant ! C’est le plus beau jour de ma vie ! Des places en loge VIP pour le concert de Madonna à Bercy !! Papa, maman, regardez !

Mes parents se tournent vers Scott et moi avec reconnaissance. Ils savent à quel point c’est important pour elle. Je suis au bord des larmes, je reprends la parole avant de craquer – j’ai l’impression d’être dans un épisode de *La Petite Maison dans la prairie* :

– Scott, Mathilde, Thomas et moi, on t’accompagne.

– Je suis hyper contente !

– Je vois ça.

– Nous aussi, on a un cadeau pour Scott, dit alors maman en se levant.

– Ah bon ? répond l'intéressé, surpris.

– Oui, poursuit ma mère, on voulait te remercier de ta gentillesse, mais, bon, tu peux t'acheter tout ce que tu veux, alors on a pensé à quelque chose de local... C'est fabriqué par une des meilleures maisons du coin, et ça te rappellera ta première visite ici.

Maman se rend dans la cuisine et en ressort avec un paquet. Elle le tend timidement à Scott, qui l'ouvre aussitôt, pour découvrir... une boîte de chicorée, la préférée de maman. Il arbore un grand sourire et remercie mes parents, réellement touché par l'attention. Maman a bien compris Scott : à un homme qui peut tout s'offrir, elle a offert le plus beau des cadeaux... une marque d'affection.

\*\*\*

Thomas l'avait prédit dans ses cartes : les astres sont avec nous – une histoire de Saturne et de Vénus, je n'ai pas tout compris –, et cette journée de mariage est effectivement une réussite. J'ai l'impression de voler au-dessus des gens, d'être comme un observateur extérieur, tant tout est irréel.

La cérémonie à la mairie du quatrième arrondissement était à la fois sobre et émouvante, menée avec humour et chaleur par l'adjoint au maire. Tous nos proches étaient présents dans la jolie salle des mariages, assis sur les fauteuils en velours rouge : au premier rang, maman, papa et Lola, bien sûr, qui peut aujourd'hui se déplacer avec des béquilles et a remisé avec joie son encombrant fauteuil. Maman était très à l'aise dans sa jolie robe bleue et portait un chapeau chic et discret, adapté à ses cheveux courts. J'ai senti sa joie de se savoir aussi élégante et d'assister au bonheur de son fils. De l'autre côté de la rangée, le clan Anderson : Douglas, accompagné d'Églantine, qui a joué cette fois la carte de la sobriété, le tailleur ayant refusé de céder à ses demandes extravagantes. Ophélie, Paul et Joy auprès d'eux, ravis d'être ensemble à Paris, et de voir la famille ainsi réunie. Enfin, presque réunie, je dois dire, car une ombre obscurcit un peu le tableau : John et Rebecca ont décliné l'invitation, malgré l'insistance de Scott. Ça m'attriste, mais j'espère sincèrement qu'un jour tous les Anderson seront à nouveau rassemblés.

Derrière la famille, au deuxième rang, nos amis proches : Mathilde, bien sûr, resplendissante et sexy dans sa robe fourreau, exhibant un chapeau extraordinaire et compliqué. Thomas portait beau lui aussi, au prix d'un énorme effort : il aura fallu que je me marie pour le voir avec autre chose que ses baskets aux pieds, vêtu d'un costume lui allant plutôt bien. En costumes assortis signés Paul Smith, du plus bel effet, Oscar et Olivier nous regardaient avec envie, nous faisant des signes peu discrets à la moindre occasion. Quelques membres de ma famille étaient présents également, oncles, tantes et cousins qui ont fait le déplacement depuis le nord de la France.

Le moment de l'échange des anneaux s'est révélé particulièrement émouvant et périlleux : j'ai failli laisser échapper le précieux objet, tant j'étais stressé, provoquant des rires complices dans l'assemblée. Je tremblais comme une feuille, et j'ai senti que Scott lui-même, monsieur-je-maîtrise-tout, n'en menait pas large. Nous sommes sortis de la mairie sous un tonnerre d'applaudissements, éblouis par un soleil radieux de novembre, pris en photo par nos proches, mais aussi par les touristes chinois éberlués, peu habitués aux unions entre deux hommes. Scott et moi avons posé avec fierté, nous embrassant avec amour sous le porche sculpté de la mairie.

Tout ce joli monde a embarqué ensuite à bord du *Lady Paname*, une jolie péniche de tourisme décorée pour l'occasion, et nous avons navigué au gré de la Seine, passant devant les plus beaux monuments de Paris, puis traversant l'Île-de-France dans une ambiance joyeuse, bercés par la musique jazzy et glamour d'un orchestre dégotté par Olivier, pour le plus grand bonheur des passagers. Cette mini-croisière de rêve a été l'occasion de porter plusieurs toasts, à notre union bien sûr, mais également à l'avenir des autres couples récemment formés autour de nous. Une chose est sûre, je n'en ai pas fini avec les mariages.

L'arrivée au château de La Roche-Guyon a été un moment magique : des calèches capitonnées nous attendaient pour nous emmener depuis les bords de Seine jusqu'au bâtiment à travers les jardins entretenus à la perfection. L'idée est venue de l'agence qui s'est occupée du mariage : j'avais d'abord refusé, de peur que l'ensemble ne fasse trop « Sissi impératrice se marie » et ne vire au kitsch total. Mais Lola trouvait ça génial – elle adore les chevaux –, alors j'ai cédé. Et dans la calèche qui m'emportait vers l'entrée du château, l'espace d'un instant, j'ai eu la délicieuse impression d'être transporté dans un autre siècle, au cœur d'une fête somptueuse donnée par un riche châtelain. Scott m'a rappelé à la réalité en m'embrassant doucement :

– Ça va, baby ? Tu rêves ?

– Cette journée entière est une sorte de rêve éveillé, Scott...

– Tu pensais à quoi ?

– À Sissi impératrice.

– Qui ça ?

– Heu... Romy Schneider, la série de films...

– Je ne vois pas de quoi tu parles...

– J'oublie parfois que tu n'es pas d'ici, ai-je dit en soupirant. J'ai l'intégrale en DVD à la maison, je te ferai découvrir ça.

– D'accord. Mais pour le moment, allons accueillir nos invités.

Nous voilà à présent dans la salle de bal du château, où sont dressées les tables du dîner. Je suis impressionné par le soin apporté à la décoration, d'un goût exquis, et par le monde qui nous attend : les employés de *HomeStyle* et de *TrendStyle*, des amis et relations de Scott, et mes anciens collègues du Vice-Versa. Arthur, Guillaume, Éric et Stéphane ont répondu présent et me font de grands signes de la main. Ils sont sur leur trente-et-un et visiblement heureux d'être là. Je cours les saluer avec empressement :

– Les garçons, je suis super content de vous voir ! Mais, Arthur, qui s'occupe du bar ?

– J'y ai collé mon mari pour la soirée, avec un extra. Je ne voulais rater ton mariage pour rien au monde.

– Mais... heu... ton mari est comptable, non ? Tu m'as toujours dit qu'il est incapable de servir une bière correctement...

– C'est toujours le cas, répond-il, imperturbable. Mais qu'il se débrouille !

Nous partons dans un grand éclat de rire, et je repense avec un peu de nostalgie aux bons moments que j'ai passés au Vice-Versa. Tout ça me semble dater d'un autre siècle, appartenir à une autre vie, un autre moi. Guillaume, toujours aussi piquant, prend la parole :

– Dis donc, l'arrivée en calèche, ça ne fait pas un peu... heu... Sissi impératrice ?

– Ah merde, c'est bien ce que je pensais. C'est too much, non ?

– Écoute, au point où tu en es... Tu épouses un homme d'affaires milliardaire dans un château de contes de fées, tu es à la tête de ton propre magazine, c'est déjà tellement inimaginable et improbable que le coup de la calèche, finalement...

– Guillaume, quand cesseras-tu de te moquer de moi ? dis-je en souriant.

– Je ne me moque pas de toi, je t'aide à garder les pieds sur terre, répond-il avec malice. Au fait, on a un cadeau pour toi.

– J'avais dit pas de cadeau, j'ai été assez gâté comme ça...

– Tu nous connais mal. Tiens, c'est pour toi !

Et ils me tendent un énorme paquet, que j'arrive à peine à tenir entre mes mains. Je les remercie et le pose au sol pour commencer à défaire l'emballage-cadeau. Je finis par réussir à ouvrir la boîte en carton et je découvre un énorme tas de poils, que je ne reconnais pas tout de suite. Puis je repère une oreille, une patte, et je comprends :

– Non ! C'est pas possible !

– Mais si ! répond Arthur, on s'est cotisés pour le racheter au magasin de location de costumes. Le vendeur ne voulait pas le céder, on a insisté. Comme le lapin n'est plus tout frais, il a fini par accepter.

– Mais vous êtes cinglés ! Je vais en faire quoi ?

– Ben, c'est là-dedans que tu as rencontré l'homme de ta vie, alors on a pensé que vous pourriez pimenter votre vie amoureuse tous les deux avec ça...

Mes quatre amis sont hilares, et j'ai moi-même du mal à réprimer un fou rire. Scott arrive derrière moi sur ces entrefaites, cinq coupes de champagne à la main. Il nous les distribue puis se penche sur le cadavre de poils qui gît à mes pieds. Il fronce les sourcils puis reconnaît la bête :

– Oh, mais il me semble que nous retrouvons là une vieille connaissance...

– Oui, mes chers amis se sont saignés pour me l'offrir. Je pensais le mettre pour notre nuit de noces...

– Si tu fais ça, je prends une calèche et je rentre à Paris !

– Bon, OK, j'attendrai la Saint-Valentin.

– Oh my God ! Bon, je suis venu t'annoncer une bonne nouvelle.

– Ah, quoi donc ?

– John et Rebecca.

– Ils sont ici ???

– Non, mais ils ont fait envoyer un énorme bouquet de fleurs à notre attention.

– Tu plaisantes ?

– Non, je t'assure. Je suis très touché... Il y a un petit mot avec. Ils nous souhaitent beaucoup de bonheur et nous proposent de passer les voir dès qu'on retourne à Boston.

– C'est fantastique ! Thomas avait raison, Saturne et Venus sont avec nous !

– Pardon ?

– Laisse tomber. Bon, si j'ai bien compris, je vais devoir me mettre au golf...

– Ne revenons pas sur cet incident malheureux.

– Très bien, dis-je avec malice.

Les premières notes d'une valse viennoise se font entendre. L'ambiance musicale du dîner a été confiée à un orchestre classique, avant l'arrivée du DJ pour la soirée. Je regarde Scott avec étonnement : nous avions prévu des valses avant le dîner... ? Scott a du mal à réprimer un sourire et me dit :

- J'ai pensé que tu apprécierais cette ambiance musicale façon cour de Vienne... Très Sissi, non ?
- Toi, tu as utilisé Google.
- Exactement. Et toi, tu vas m'accorder une danse.
- C'est pas un peu ridicule, deux hommes ensemble dansant une valse... ?
- Au point où on en est, après les calèches...
- Scott ?
- Oui, Jules ?
- Je t'aime.
- I love you too, baby.

Nous nous embrassons au son romantique des notes écrites par Strauss il y a près de deux cents ans. Les garçons du Vice-Versa commencent à nous applaudir, bientôt suivis par la salle entière. C'est un moment de grâce, unique, éternel, et le premier jour du reste de ma vie.

**FIN.**